Chaque fascicule contient un récit complet.



BUFFALO BILL

Les Sentiers du Pays de la Mort.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

No. 5. Prix: 25 Centimes.

BUFFALO BILL'S BRAVOS

OR

TRAILING THROUGH THE LAND OF DEATH

BY THE AUTHOR OF "BUFFALO BILL"

La crosse haute, le revolver au poing, Buffalo Bill et ses compagnons chargent les Rouges, tapis derrière les rochers

BUFFALO BILL

LES SENTIERS DU PAYS DE LA MORT

ou Les Braves de Buffalo Bill

Fascicule n° 5

1906-08

Un bon avis

La nuit venait, sombre et triste, lorsqu'un homme, au galop d'un cheval fatigué, descendit la pente d'une de ces ravines profondes qu'on appelle cañons, se dirigeant vers un campement où brûlait un feu.

Comme il approchait, une voix enrouée cria :

— Halte ! Qui va là ?

Et suivant immédiatement la parole, le cric crac d'un fusil qu'on armait se fit entendre.

— Attention là, camarade ! Je suis un ami, dit le cavalier en étouffant sa voix.

— Facile à dire. Prouvez-le. Votre nom ?

— On m'appelle Buffalo Bill.

— Bon Dieu d'Écosse ! Billy, est-ce vous ?

— Je ne me trompe pas, c'est l'accent de Blue Jeans ?

— C'est bien moi. Venez devant le feu, voir les camarades.

— J'ai quelque chose à vous dire d'abord. Combien êtes-vous au camp ? questionna le célèbre éclaireur.

— Voyons… nous sommes juste dix-sept en tout, répondit l'homme appelé Blue Jeans.

— Et dans le nombre avez-vous un homme avec un œil qui louche ?

— Oui.

— Du nom de Tom Landers ?

— Précisément.

— Vous ne savez rien sur lui, Blue Jeans ?

— Rien de particulier. Nous sommes en partie étrangers les uns aux autres, quoique nous ayons tous le même objet en vue.

— Oui, je sais. Écoutez-moi : cet homme dont l'œil louche est vendu.

— Mort et massacre ! C'est vrai, ça, Billy ?

— Je viens ici pour vous avertir. Cette nuit même la mort planera

sur votre camp.

— Ah ! oui, la gueuse ! Eh bien, maintenant que nous sommes avertis, nous tâcherons de faire bonne figure. Continuez, ma vieille branche, allez de l'avant.

— Qui est votre capitaine ?

— Wallace au Grand-Pied.

— C'est l'homme le meilleur qu'il y ait jamais eu. Pouvez-vous le faire venir ici sans que Landers s'en aperçoive ?

— Facile.

Et aussitôt Blue Jeans poussa un sifflement particulier, qu'on aurait aisément pu prendre pour le cri d'un oiseau de nuit dans son vol.

Une minute s'écoula.

— Le voilà qui vient, dit Blue Jeans ; et une grande figure dessina sa silhouette entre eux et le foyer.

— Qu'est-ce qu'il y a qui cloche, Blue Jeans ? gronda une voix.

— Arrivez plus près, mon vieux. Voici un homme qui est venu pour nous prévenir contre les rouges.

— De qui se recommande-t-il ?

— Il parle pour lui-même, Wallace au Grand-Pied.

— Quoi ! Je connais cette voix… Bill Cody ?

— Lui-même. Là, ne serrez pas si fort. Je n'ai pas oublié vos poignées de main de jadis.

— Qu'est-ce qu'il y a, Bill ?

— Du danger dans l'air.

— Des rouges ?

— Oui, et aussi des blancs. Il y a eu une sorte d'entente combinée entre les différentes espèces de vermine de la frontière, sous la direction de cette canaille de métis qui s'appelle Canada Bill et du chef Cheyenne, le Chien des Prairies.

— Voilà qui est mauvais. Quel est l'objet de leur entente ? Écumer la frontière ?

— Avant tout nettoyer votre bande.

— C'est bizarre. Qu'avons-nous fait pour les irriter ?

Buffalo Bill se pencha plus bas jusqu'à l'oreille du ranger.

— Ils savent ce que vous êtes en train de faire, Wallace. Et ils ont juré que vous laisseriez vos os sur la prairie. Pis que cela, ils ont un espion dans votre camp, un misérable capable de vous assassiner tous

pendant que vous dormez.

— Ça m’explique…

— Quoi ?

— Eh bien, juste au moment où Blue Jeans donnait son coup de sifflet, j’ai été témoin de quelque chose qui m’a fortement intrigué.

— Expliquez-vous, mon vieux.

— Il y a une source là-bas, où nous prenons notre eau ; mais comme elle est un peu loin, nous avons toujours un grand seau plein dans le camp, pour nous désaltérer. Eh bien ! j’ai vu un homme prendre ce seau, et comme j’avais mes soupçons, je l’ai suivi. Je parie ma peau que vous ne devinez pas ce qu’il fit. Il tira de sa poche un petit paquet de papier, versa dans le seau la poudre blanche qu’il contenait, remua l’eau avec un bout de bois, et revint au camp où il remit le seau à sa place.

— Et cet homme était ?…

— Tom Landers.

— C’est le traître. Wallace, ne perdez pas une minute… quelqu’un peut boire… car ce doit être du poison qu’il a mis dans le seau.

— Alors venez, Bill, nous allons arranger ça.

En hâte, ils pénétrèrent dans l’intérieur du camp. Blue Jeans se chargea de faire bonne garde auprès du seau d’eau, tandis que les deux autres cherchaient l’homme qu’on accusait d’espionnage.

Il semblait avoir disparu.

Peut-être troublé par la conscience de son crime, avait-il compris à quels dangers il s’exposait, aussitôt après avoir jeté la poudre blanche dans l’eau.

En traversant le camp pour la seconde fois, Buffalo Bill passa par hasard en un coin que le feu n’éclairait pas et où des bagages et des objets de campement rendaient l’ombre plus épaisse.

Un homme était allongé là, soulevant la moitié de son corps sur ses coudes. Il avait l’air de se cacher et, en même temps, d’épier avec une attention inquiète ce qui se passait auprès du feu, où plusieurs hommes s’étaient groupés autour de Blue Jeans, qu’ils accablaient de questions.

Buffalo Bill était un homme d’action. Il sauta à la gorge de l’individu et l’entraîna jusqu’au foyer, où Wallace au Grand-Pied s’empressa d’accourir.

— C’est l’animal, Bill. Où l’avez-vous trouvé ?

— Tapi dans l’ombre et guettant les hommes qui sont là.

Ce disant le scout secouait le misérable à lui faire claquer les mâchoires.

Tous les hommes du camp savaient déjà qu'ils avaient un espion au milieu d'eux. Ils criaient :

— Qu'on lui mette une ficelle au cou.

— Criblons-le de plomb.

— Un instant, les gars ! Faisons prendre au médecin sa médecine, dit Wallace au Grand-Pied, en retirant du seau une cuillère à pot pleine de liquide.

À cette vue Landers se débattit comme un frénétique.

— Non, pas ça ! Miséricorde du Ciel, pas ça ! criait-il, et, parvenant à dégager un de ses bras, il frappa la cuillère dont le contenu se répandit.

Wallace au Grand-Pied se baissait pour puiser une autre cuillerée du liquide, mais le captif, poussant son succès jusqu'au bout, renversa le seau d'un coup de pied, et tout son contenu se perdit sur le sol.

C'en était assez pour le convaincre aux yeux de ces hommes de la frontière, grossiers de manières, mais fort avisés d'esprit.

Wallace au Grand-Pied cria :

— Apportez une corde, quelqu'un ! Nous allons le servir selon ses mérites, avec toute la diligence voulue.

On mit une corde dans les mains du capitaine. Il fit un nœud coulant, comme un homme tout-à-fait habitué à cette sorte d'opération. Alors il reprit :

— Messieurs les jurés, le jury est-il d'accord sur un verdict conformément aux preuves qu'il connaît ?

— Nous sommes d'accord, répondirent les autres.

— Quelle est votre idée ?

— Coupable.

— Et le châtiment ?

— La mort par la corde.

— Bruce Radway, lance cette corde de l'autre côté de cet arbre mort, qui sort des rochers.

Un jeune homme s'empressa, et, avec l'habileté d'un lanceur de lasso consommé, il jeta la corde comme on le lui disait. Le gibet des frontières était prêt à recevoir sa victime.

— Attachez ses mains derrière lui.

Buffalo Bill qui avait jusqu'ici tenu le misérable, déjà à moitié étranglé dans sa poigne de fer, le passa alors aux autres, qui lui lièrent les bras derrière le dos. Alors il leva la main et dit :

— Donnez-lui encore une minute, les gars… Voyons, Tom Landers ; avant de partir dites la vérité. Êtes-vous coupable d'être entré dans un complot contre nous ?

L'homme aurait pu essayer de se sauver par des mensonges, mais sous l'influence magnétique de ces yeux, plus forte que sa volonté, il ne sut qu'obéir et dire ce qui était vrai.

— Oui ! gémit-il.

Les hommes tiraient déjà la corde ; mais un geste de Buffalo Bill les arrêta.

— Encore une question : Tom vous êtes sur le point de mourir ; dites la vérité à votre dernier soupir ! Qu'est-ce que vous avez mis dans le seau d'eau ?

Ses lèvres serrées s'entrouvrirent, et il murmura ce seul mot :

— Arsenic.

Un cri de fureur s'éleva du groupe d'hommes. Buffalo Bill baissa la main, la corde se raidit, on entendit une plainte, puis plus rien que le grincement de la corde sur la haute branche de l'arbre desséché.

— Pas un coup de feu, pas un cri, dit alors Wallace. Nul ne sait où sont les rouges. Laissons ici cette bête puante. Que chacun rassemble ses hardes et se tienne prêt à partir.

Aussitôt le camp fut plein d'une activité bourdonnante. Buffalo Bill et Wallace restèrent à causer près du feu.

Le premier raconta brièvement comment le hasard lui avait appris l'attaque projetée contre le camp des hardis voyageurs, et comment, bien que son cheval fût déjà harassé, il s'était immédiatement mis en route dans l'espoir de les atteindre avant qu'il fût trop tard.

Pour de tels hommes, être avertis, c'était être doublement armés.

Ils s'étaient, dans tous les cas, débarrassés du traitre, qui formait, au milieu d'eux, le danger le plus grand et le plus immédiat.

En très peu de temps les chevaux furent sellés et tous les objets de campement convenablement paquetés et chargés.

Alors Wallace commanda :

— Un soufflet à la chandelle, là. Éteignez le feu.

Des pieds empressés poussèrent les tisons à droite et à gauche, et cela suffit à disperser le foyer et à supprimer complètement les flammes.

Les sentinelles étaient prévenues de ce qui se passait et devaient redoubler de vigilance jusqu'au départ.

Au moment même où Wallace allait leur donner le signal de se replier, on entendit un coup de sifflet sur la falaise gauche du cañon.

— Ça, c'est du ranger, dit le capitaine, l'air résolu.

— Qui est là-haut ?

— Un vieux compagnon que vous connaissez, Billy, qui parcourt ces plaines depuis son enfance, le vieux Bob Becket.

— C'est un vrai luron, sûrement. Écoutez ça, l'ami.

Le sentier de feu.

C'était une détonation subite qui venait de la hauteur dominant le cañon, accompagnée d'un hurlement tel que seul peut en pousser un Peau-Rouge frappé à mort.

Bob Becket avait tué son homme, mais il y en avait d'autres.

Suivant les ordres donnés, le vieux Bob, dès qu'il eut tiré, dévala la falaise et rejoignit rapidement ses compagnons.

La sentinelle de l'autre côté fit de même. Lorsque tous furent montés, il restait encore un cheval, celui de Tom Landers. Buffalo Bill l'enfourcha, menant en main sa propre monture.

Ils suivirent la pente du cañon, le passage paraissant libre de ce côté.

Avec de tels ennemis sur leurs derrières et leurs flancs, ils n'atteindraient jamais trop tôt l'entrée de la gorge. Aussi hâtaient-ils leur mouvement tout en le faisant aussi silencieux que possible, peu désireux d'attirer l'attention des Indiens postés sur les hauteurs.

Mais bientôt on entendit des cris ; il y eut des éclairs et des détonations. Ceux qui tiraient ne pouvaient rien apercevoir des cavaliers, mais le bruit de leur marche les renseignait un peu sur la direction dans laquelle ils devaient faire feu.

Les balles sifflaient et claquaient autour de la petite troupe d'une façon décidément désagréable ; on voyait maintenant des torches enflammées tomber dans le lit du cañon, comme si les Indiens espéraient éclairer ainsi la ravine, pour user de leurs armes avec plus d'effet.

— Plus vite… passez le mot, dit le chef.

On pressa les chevaux plus vigoureusement.

C'était un spectacle fantastique, et pour ajouter à son étrangeté, les torches avaient mis le feu aux herbes sèches entre les roches, de sorte que, derrière eux, l'obscurité se dissipait.

Jusqu'à présent ils n'avaient pas encore tiré un coup de feu.

Ils épargnaient leurs munitions pour le moment où tout coup porterait.

Les ténèbres où ils s'enfonçaient retardaient leur marche ; mais, d'un autre côté, elles les sauvaient des volées de mousqueterie dont on les aurait volontiers salués sur les hauteurs.

— Préparez-vous à mettre pied à terre et à vous ouvrir le passage, dit Wallace.

L'ennemi se maintenant sur la même ligne qu'eux, il était clair qu'il serait à les attendre à la bouche de l'étroit cañon.

Buffalo Bill suggéra un plan que le chef de la petite troupe s'empressa d'adopter. Si les Indiens se retranchaient à l'extrémité supérieure de la petite ravine, qui était la seule issue possible pour Wallace et ses hommes, ils auraient tout l'avantage de la position.

Au point où cette ravine s'embranchait dans le cañon, une douzaine d'hommes sautèrent à bas de leurs chevaux, que gardèrent leurs camarades restés en selle. La carabine à la main, ce petit détachement se mit à remonter la ravine, tandis que les chevaux continuaient à descendre le lit principal.

Ce stratagème trompa les subtils Cheyennes eux-mêmes, si au courant de toutes les ruses.

Ils supposèrent que Wallace et ses hommes renonçaient à sortir par la première issue et continuaient leur route.

Arrachant d'énormes pierres à la crête de la falaise, ils les lançaient le long de la paroi, où roulant, bondissant, frappant et entraînant d'autres rochers, elles se précipitaient en avalanche presque sur la croupe des chevaux.

Cependant les douze hommes, parmi lesquels Buffalo Bill, Wallace et Blue Jeans, rampaient comme des tigres sur la pente rapide du petit ravin.

La nuit était si épaisse dans le cañon et leurs yeux étaient tellement habitués aux ténèbres, qu'à mesure qu'ils se rapprochaient du niveau de la prairie, il leur semblait qu'il faisait plus clair, et ils voyaient distinctement les objets.

Les Indiens devaient être disséminés dans toutes les directions ; on entendait leurs cris partout.

Naturellement, l'intention des blancs était de prendre position parmi les rochers et de tenir les rouges en échec, jusqu'à ce que les autres puissent ramener les chevaux.

Dans les rochers mêmes où ils voulaient s'établir, il leur fallut déloger de nombreux Cheyennes qui s'y cachaient.

Ils firent une charge en avant dont l'élan fut irrésistible.

Les Indiens qui n'étaient pas tombés dès l'abord sous leur feu,

s’enfuirent épouvantés en voyant une troupe d’audacieux forestiers de la frontière, de ces rangers tant redoutés, se jeter sur eux avec des revolvers et des carabines lançant l’éclair et la foudre.

Ce ne fut qu’une victoire momentanée, car, en entendant ces bruits de bataille, les Indiens se rallièrent de toute part et convergèrent vers le même point.

Les hommes de la prairie s’attendaient bien à ce mouvement. S’abritant de leur mieux, ils se préparèrent à soutenir l’assaut.

La clarté augmentait de minute en minute. Cette lumière paraissait venir de l’est, et pourtant ce ne pouvait être déjà l’aurore.

En effet, c’était la lune qui se levait et dont on ne voyait encore que la lueur avant-courrière.

C’était un vrai bonheur pour Wallace au Grand-Pied, et ses hommes. Cette clarté lunaire allait amener la mort de plus d’un guerrier Cheyenne.

De tous les côtés ils se précipitaient vers la forteresse de rochers. Une carabine résonna.

Buffalo Bill avait visé le guerrier le plus en avant, et il l’avait étendu mort. Il était bien rare que cette carabine fatale retentît sans accomplir l’œuvre que son maître lui demandait.

D’autres fusils chantèrent à l’unisson et le combat continua. Les balles sifflaient et bourdonnaient dans l’air, ou s’aplatissaient contre les rochers avec un claquement sec et sourd qui annonçait l’échec de leur dessein meurtrier.

Les Cheyennes changèrent rapidement de tactique. Il n’était pas dans leur nature d’attaquer de front et à découvert une position si forte. S’allongeant sur le sol à l’endroit même où ils se trouvaient, ils continuèrent à tirer et à se rapprocher en rampant.

La lune fit son apparition. Pour être échancrée en croissant, son pouvoir éclairant n’en était pas moins considérable.

Elle agit comme un signal. Obéissant à on ne sait quelle inspiration commune et simultanée les Indiens, abandonnant leurs allures reptiliennes, se dressèrent debout, se formèrent en une masse, et donnèrent un assaut frénétique en poussant des cris assourdissants.

Il y avait de quoi glacer les os jusqu’à la moelle ; mais ces vieux forestiers avaient déjà rencontré l’ennemi face à face sur maints champs de bataille. Ils saluèrent les assaillants d’une volée de mousqueterie.

Aussitôt après, ils rouvrirent le feu avec leurs revolvers, et ils envoyèrent un tel ouragan de plomb au milieu des guerriers rouges,

que l'ardeur de leur élan en fut brisée et que l'attaque échoua.

Aussi soudainement et mystérieusement qu'ils étaient apparus, les Cheyennes s'évanouirent.

Jusqu'alors toutes les pertes avaient été pour eux. Les hommes de Wallace, abrités derrière les rochers, n'avaient que très peu souffert.

Un messager envoyé dans le bas du cañon en avait ramené les chevaux et ceux qui les gardaient, et les bêtes avaient été mises au piquet dans le ravin. C'étaient donc cinq hommes de plus qui renforçaient la garnison de la forteresse rocheuse.

Wallace au Grand-Pied avait vu comment on devait occuper le terrain ; il posta ses hommes de manière à commander les deux côtés de la ravine.

Ce qu'ils voulaient, c'était tenir dans cette position jusqu'au matin. Alors, avec des chevaux reposés, ils pourraient reprendre leur voyage, sans s'occuper de la présence de ces astucieux ennemis.

Quoique l'attaque ouverte de ceux-ci n'eût pas eu de succès, l'idée ne vint à aucun des rangers que les Cheyennes avaient abandonné la partie.

L'homme rouge ressemble au loup : il aime se battre avec toutes les chances de son côté.

La lune montait toujours dans le ciel.

Jamais sa lumière ne fut bénie avec plus de ferveur que par ces braves de la frontière, ces rangers qui, sous la conduite de Buffalo Bill et de Wallace au Grand-Pied, étaient bien déterminés à atteindre le but secret de cette expédition.

Tout à coup Buffalo Bill s'écria :

— Regardez ! Les diables rouges sont à la besogne, Wallace.

En disant cela, le chasseur de buffles montrait un point où l'on voyait des étincelles tourbillonner. C'étaient des torches portées par des Cheyennes, à un demi-mille environ des rochers.

Ce n'était point comme signal que ces torches s'agitaient de côté et d'autre, et de temps en temps se baissaient.

Les Indiens mettaient le feu à l'herbe de la prairie.

Ils espéraient que la flamme ou la fumée délogeraient leurs ennemis de leur retraite au milieu des rochers.

La brise avait fraîchi avec l'ascension de la lune dans le ciel, et l'herbe sèche de la prairie était combustible comme de l'amadou. Bientôt une bande de hautes flammes, s'avança en bonds furieux, avec une rapidité vertigineuse, dans la direction des rochers. Tout ce qui se

trouvait sur son chemin était évidemment voué à la destruction.

— Veillez aux chevaux ! cria Wallace au Grand-Pied, dominant les craquements et les rugissements de l'incendie. Si nous les perdons, nous sommes flambés, c'est le cas de le dire.

Les braves aux abois.

Cette recommandation était à peine nécessaire.

Tous les hommes qui étaient là avaient servi contre les Indiens et étaient au courant de leurs ruses ; la mission secrète qui les amenait au cœur du pays hostile n'était pour eux qu'une campagne entre beaucoup d'autres.

Cependant les animaux donnaient déjà des signes d'alarme ; ils aspiraient bruyamment l'air chargé de fumée, en renâclant d'une façon spéciale, avec des yeux effarés.

Ils avaient, ce soir même, aspiré fréquemment la fumée du feu du camp, mais elle ne leur avait pas produit le même effet, et on eut dit qu'ils se rendaient compte de la différence.

Il était bon qu'il y eût quelqu'un auprès d'eux pour les calmer, consolider les piquets et empêcher toute panique.

Les flammes poursuivaient leurs rapides progrès.

Elles ne paraissaient pas en elles-mêmes très redoutables aux blancs. Les rochers au milieu desquels ils avaient pris position les protégeaient.

C'était la fumée qui les gênait le plus, menaçant de les étouffer. Le vent la poussait en grosses masses qui balayaient le sol.

Plusieurs des hommes se jetèrent à plat ventre ; d'autres mouillaient leurs mouchoirs de l'eau de leurs bidons en se les appliquant sur le visage.

Ils avaient une consolation qui était un encouragement : ce serait bientôt fini, car l'incendie avait atteint les rochers ; ils le sentaient à l'intensité de la chaleur.

Ils devaient de la reconnaissance à ces entassements de pierres, amis qui les séparaient de l'embrasement, car si cette fournaise en marche avait passé sur eux, elle n'eût laissé que des morts dans son sillage.

Il y eut un flamboiement furieux, un moment critique de chaleur grésillante, – et ce fut la fin ; le feu sautait par-dessus le ravin.

Le vent emportait les étincelles à travers la gorge et les faisait

tomber dans l'herbe sèche de l'autre côté. C'était un nouvel incendie qui allait fournir une nouvelle carrière, gagnant de la force en marchant.

Il n'irait pas bien loin d'ailleurs. À un mille en avant, il serait arrêté par une autre rangée de rochers, et il s'éteindrait faute d'aliments.

Les flammes n'eurent pas plutôt franchi le petit ravin et repris au-delà leur tourbillonnement fou, que les chevaux furent laissés à leurs entraves et que l'attention de tous se porta ailleurs : les Peaux-Rouges avaient sans doute, l'intention de suivre la route du feu. Peut-être, après cette brûlante alerte, trouveraient-ils la vigilance de leurs ennemis distraite ou assoupie.

Mais ils ne se faisaient pas une idée juste de l'intelligence de Buffalo Bill et de ses compagnons.

Chacun d'eux, s'attendant à cette manœuvre, était au guet, autant que le lui permettait la fumée qui lui picotait les yeux.

Bientôt un coup de feu retentit.

Les Peaux-Rouges apprirent ainsi que l'incendie n'avait pas fait de mal aux blancs, et que ceux-ci étaient apparemment en état de leur tenir tête.

Aussi devinrent-ils d'une prudence extrême.

Quelques-uns parvinrent à se loger à couvert, à la limite des rochers ; mais ils n'y gagnèrent pas grand-chose.

Avec le brillant clair de lune qu'il faisait, ils ne pouvaient ni avancer ni battre en retraite, et ils se trouvaient virtuellement prisonniers derrière leurs abris.

Sans doute, le voisinage de ces Indiens était gênant, puisqu'on ne pouvait se montrer sans être exposé à leur feu.

Wallace au Grand-Pied laissa cet inconvénient à l'initiative de ses hommes, dont plusieurs s'entendirent pour nettoyer les abords de leur forteresse.

Dès qu'un Peau-Rouge était signalé derrière les pierres, ces volontaires l'isolaient en couvrant de projectiles les environs de sa cachette. Alors l'un d'eux, qui s'était approché le plus possible, faisait tomber sur le bloc protecteur une averse de pierres et de fragments de rocher. L'Indien ne pouvait pas supporter longtemps d'être aspergé de cette manière et cherchait à s'esquiver, soit en rampant, soit en se laissant rouler dans le cañon.

C'était ce que ces bons tireurs de la frontière attendaient. Leurs carabines résonnaient, et chaque coup, c'était un mort. Ils réussirent de cette façon à se débarrasser des malheureux Cheyennes qui s'étaient

faufilés entre les pierres.

Mais les guerriers du Chien de la Prairie avaient-ils pour cela renoncé à la lutte ? On aurait eu tort de le croire ; ce n’était pas dans leur manière.

Ils avaient éprouvé de grosses pertes et, jusqu’ici, sans compensation aucune ; mais se venger était un besoin de leur nature, et ils étaient capables de risquer beaucoup pour y parvenir.

Les forestiers postés sur le rebord du ravin commencèrent à soupçonner quelque chose, et l’un d’eux vint trouver le Chef pour lui faire part de ces soupçons.

— Je compte que les rouges sont en bas dans le cañon ; je les y ai flairés, déclara-t-il.

Toujours est-il que Wallace au Grand-Pied attacha assez d’importance à ce rapport pour choisir une demi-douzaine de ses rangers, qu’il envoya dans le ravin avec ordre de se déployer au-delà des chevaux et de guetter l’apparition de ces rusés coquins de Peaux-Rouges.

Ils s’y étaient à peine engagés, qu’une vive fusillade et de sauvages clameurs annoncèrent qu’ils avaient rencontré l’ennemi beaucoup plus tôt qu’on ne l’aurait cru possible.

Comme ils arrivaient au lieu où étaient attachés les chevaux, des formes sombres apparurent de l’autre côté de ce petit parc improvisé.

Se couchant aussitôt, les rangers attendirent, dans une immobilité de pierre, que les rouges fussent plus près.

Dès qu’ils les jugèrent à portée, les carabines résonnèrent ; ils s’élancèrent, et ce fut, avec ces mortels ennemis, un furieux combat corps à corps.

C’était une scène vraiment caractéristique, un de ces farouches engagements de frontière dont il est bon de fixer le souvenir, car on ne les verra plus, dans les mêmes conditions et aux mêmes lieux, du moins. Lentement mais sûrement, la marée montante de la civilisation a balayé l’homme rouge loin des bords de l’Atlantique. Aujourd’hui les seuls refuges qui lui restent dans le Far West sont envahis, et avant qu’un autre siècle s’écoule, il ne sera plus qu’un mythe dans ce beau pays.

Heureusement que les Indiens, pour mieux dissimuler aux blancs cette marche tournante, n’avaient descendu la paroi du cañon qu’en petit nombre. Ils supposaient que toutes les forces de la petite troupe étaient occupées à défendre la position dans les rochers. Mais en se voyant assaillis de la sorte, ils crurent, avoir à faire à tous les forestiers de Wallace, et ne songèrent plus qu’à s’échapper en s’enfonçant dans

les profondeurs du ravin.

Lorsque des renforts arrivèrent, envoyés par Wallace à qui la vivacité de l'action donnait des craintes pour ses six hommes, tout était fini : les Indiens avaient disparu.

L'affaire, dans sa courte durée, n'eut avait pas moins été chaude, et plusieurs des rangers étaient blessés.

On mit deux sentinelles en avant du parc aux chevaux, avec la consigne rigoureuse de ne laisser monter à la ravine rien qui ressemblât à un Indien.

Cependant peu à peu la nuit s'écoulait. On pouvait s'attendre que les Peaux-Rouges profiteraient de ce qui en restait pour risquer une nouvelle tentative.

En effet, la lueur grise de l'aube commençait à poindre à l'orient lorsque les Peaux-Rouges, unis, cette fois, à leurs alliés blancs, donnèrent un effroyable assaut aux positions des rangers.

Des clameurs qui ne sortaient point de gosiers indiens, s'entendaient dans les lignes des assaillants. Les hommes de Wallace cherchaient avec ardeur à découvrir ceux qui les poussaient, car ils auraient eu plus de plaisir à coucher mort un de ces outlaws de la prairie que deux Cheyennes. Mais les coquins semblaient le comprendre et ne se trouvaient jamais dans leur ligne de tir. Ils avaient déjà essayé la trempe de ces rangers postés derrière les rochers, et ils n'avaient nulle hâte de renouveler de près l'expérience.

Il y eut un furieux échange de coups de feu, on poussa de grands cris ; mais enfin les Peaux-Rouges et leurs alliés, ne pouvant entamer la position de leurs ennemis, cessèrent de tirer, et disparurent du champ de bataille, abandonnant leurs morts et leurs blessés, dont les gémissements succédaient au vacarme du combat.

Pour la plupart des rangers, un Indien ne valait pas la peine qu'on se dérangeât ; ils étaient même d'avis qu'un Indien n'était bon que quand il était mort.

Deux d'entre eux cependant, Bruce Radway et un autre jeune homme, avaient le cœur plus compatissant.

Quand il fit grand jour et qu'il n'y eut pas de danger d'être tiré à l'affût par des Indiens rôdeurs, les deux jeunes gens sortirent de leur abri pour voir ce qu'il y avait à faire.

Le premier homme qu'ils rencontrèrent avait reçu une balle en plein corps et était en train de mourir lentement. Bruce se pencha et le soutint dans ses bras, pendant que l'autre portait un bidon d'eau à ses lèvres desséchées.

Le misérable s'attendait, sans doute, à être scalpé. Cette façon de traiter ses ennemis était au-delà de son intelligence, et il regardait les deux blancs avec des yeux ébahis, qui se vitraient déjà.

— Voyez là ! dit Bruce.

Il désignait un autre Indien, qu'une balle avait traversé d'une hanche à l'autre en lui fracassant le poignet, et qui gisait à une trentaine de pieds plus loin. Il avait conservé son fusil et l'exclamation de Bruce le dérangea juste au moment où il allait tirer sur eux. Lorsqu'il comprit ce que ces deux blancs faisaient, le fusil tomba de sa main défaillante. Il ne s'expliquait pas une telle générosité de la part d'ennemis, mais cela lui enleva le courage de vouloir les tuer.

Ils lui offrirent le bidon d'eau et il y but avec l'ardeur de la fièvre.

Il n'en alla pas ainsi avec un troisième, le dernier qui fût à leur portée. Comme Bruce se penchait sur lui pour lui donner à boire, cet abominable coquin, l'écume à la bouche, se souleva soudain sur un bras, et, d'un effort sauvage, lui porta un coup de coutelas.

La Providence fit passer la lame effilée entre le bras et le corps de Bruce Radway, le sauvant ainsi d'une mort certaine.

Son compagnon levait son fusil pour casser la tête du misérable d'un coup de crosse, mais Bruce le retint :

— Je n'ai pas de mal. Laissez-le tranquille. Il mourra toujours, quoi qu'on fasse. Voyez Blue Jeans qui nous fait signe. Je pense que le déjeuner est prêt. Ensuite, à cheval et en route !

Chez les ennemis.

En effet, les feux avaient été allumés et le déjeuner était prêt lorsque les deux jeunes gens regagnèrent le campement dans les rochers.

Les rangers n'étaient pas plus gais que de raison, plusieurs d'entre eux ayant reçu des blessures.

Tous se rendaient parfaitement compte des dangers presque insurmontables de leur étrange mission en pays indien. Ils avaient de grandes chances de n'en pas revenir, et s'ils réussissaient, ce ne serait pas sans les plus sérieuses difficultés. Du reste ils avaient dû peser toutes ces considérations avant le départ.

On comprendra donc, que s'ils étaient généralement graves, ils n'avaient pas peur.

Depuis un instant, Buffalo Bill était monté, avec Wallace et Blue Jeans, sur le plus haut des rochers, et là ils discutaient leurs projets et leur ligne de conduite dans les conjonctures présentes.

Buffalo Bill, après s'être fait un peu presser, avait consenti à partager la fortune de la troupe.

Cela avait fait plaisir à tout le monde, car le jeune chasseur de buffles était très aimé et il avait déjà rendu son nom fameux.

Ils fouillaient l'horizon avec une lunette d'approche qui avait été offerte à Buffalo Bill par ses camarades les plus dévoués, par ses pards comme on dit dans l'Ouest américain.

C'était un bon instrument à l'aide duquel ils eurent vite reconnu les positions des Indiens.

Cette reconnaissance fit rire Wallace au Grand-Pied.

— À leur sacrée fumée, dit-il dans son rude langage, on croirait que ces fous veulent nous couper la retraite.

— Parfaitement, ils sont en deux bandes. La question est de savoir s'ils oseront se lancer sur nous.

— Je l'espère bien. Nous leur donnerons une leçon qu'ils n'oublieront jamais. Le jour vaut mieux que la nuit pour travailler avec des carabines, et si nos gars ne font pas danser la gigue à ces Peaux-

Rouges, je ne sais plus ce que je dis.

Ils eurent bientôt fixé leur route et l'ordre fut donné :

— À cheval !

Chaque homme sauta en selle.

Buffalo Bill montait son cheval qui s'était complètement remis de la fatigue excessive dont il donnait, la veille au soir, des signes si marqués.

Autour d'eux gisaient les cadavres des Indiens. On en voyait sept, et il devait y en avoir d'autres parmi les rochers ou dans la ravine.

Tout à coup, une bouffée de fumée, un coup de feu, et une balle qui coupe une boucle des cheveux de Buffalo Bill !

Tous se tournèrent dans la direction d'où venait cette détonation subite et inattendue, et l'on vit un Cheyenne blessé qui se soulevait sur un bras et jetait un farouche hurlement de guerre.

Son cri se noya dans le bruit de plusieurs détonations. L'Indien roula sur lui-même. Il avait tiré son dernier coup de fusil.

Les rangers devaient retourner sur leurs pas en suivant le bord du cañon pendant un certain temps. Ils avaient plusieurs raisons pour suivre ce chemin, dont l'une était qu'en allant contre le vent ils arriveraient plus vite hors du rayon de l'incendie et trouveraient de l'herbe pour leurs chevaux.

Un des hommes qui marchaient en avant, très près du bord, s'arrêta soudain et se pencha vers le précipice en poussant une exclamation. Quelques autres, dont Bruce Radway, l'entendirent et s'approchèrent.

Ils virent tout en bas, dans le cañon, le lieu de leur campement de la veille au soir. On reconnaissait les débris dispersés du feu et les pieux auxquels on avait attaché les chevaux.

Droit au-dessus était le chêne desséché à la branche noueuse duquel ils avaient attaché l'espion dénoncé par Buffalo Bill, le traître Tom Landers.

Un bout de la corde pendait encore, balancée par la brise, mais elle ne soutenait rien.

La corde s'était-elle cassée ?

Peut-être un Indien l'avait-il tranchée de son couteau ; peut-être encore, par un pur hasard, une balle tirée dans le cañon avait rencontré la corde et l'avait brisée.

Une chose était sûre : c'est que le traître n'était plus suspendu au chêne desséché.

Mort ou vivant, il était parti.

Les quelques hommes qui s'étaient arrêtés un instant, rejoignirent leurs compagnons en réfléchissant à cet étrange incident.

En tout cas, en se rappelant la diabolique besogne de ce Tom Landers, qui avait tenté de les empoisonner tous, ils espéraient bien ne le revoir jamais, à moins que ce ne fût à bonne portée de leurs carabines.

La troupe avait fait un mille environ lorsque, derechef, les Indiens se montrèrent menaçants.

— En avant sur eux ! Que chacun s'apprête à leur envoyer du plomb tout chaud ! cria Wallace.

Ses hommes se déployèrent en éventail et firent gronder leurs tonnerres.

Les Indiens s'étaient arrêtés comme stupéfaits. Quelques-uns semblaient inquiets, ne tenaient pas en place, regardaient de tous côtés, comme pour voir dans quelle direction ils auraient le champ libre.

Ils tirèrent quelques coups de fusil, dont les balles égratignèrent le sol devant les rangers, ou sifflèrent à leurs oreilles, sans arrêter leur course en avant.

Alors une panique subite se répandit parmi les Indiens. Ils tournèrent bride et s'enfuirent çà et là en rivalisant de vitesse.

On ne désirait point leur donner la chasse, et les rangers continuèrent leur route sans plus s'occuper d'eux.

Cependant un de ces guerriers rouges avait dédaigné de fuir. Droit sur sa selle, il avait croisé les bras et attendait le passage des hommes blancs.

Ceux-ci passèrent sans le gratifier d'un coup de fusil.

Lorsqu'ils furent à quelque distance il leur exprima sa reconnaissance en les poursuivant avec des cris et des gestes de défi. Mais un des rangers se retournant sur son cheval, fit mine de le mettre en joue, et ce brave s'aplatit sur le cou de sa monture d'un mouvement qui faisait honneur à son agilité.

La petite troupe se dirigeait d'une vive allure vers les collines lointaines qui bornaient l'horizon.

C'était probablement la première fois qu'un nombre aussi considérable de blancs honnêtes envahissait ce territoire indien, excepté, peut-être, au temps des anciennes brigades de trappeurs.

Leur présence ne tarderait pas à être signalée de colline en colline.

Peut-être trouveraient-ils chez certains Indiens des dispositions

amicales ; les autres, comme les braves du Chien de la Prairie, les pourchasseraient, acharnés à leur destruction.

Mais plus encore que les Indiens, ils devraient surveiller les desperados qui affluaient dans ces territoires, parce qu'ils y étaient à l'abri des lois de la civilisation.

Un bandit nommé Canada Bill avait rassemblé une bande de ces canailles sous son autorité, et depuis longtemps ils étaient le fléau de la frontière.

On leur attribuait, non sans raison, maints crimes terribles, sans compter ceux dont on ne parlait pas parce qu'il n'était resté personne pour en raconter l'histoire. Ils exerçaient le plus souvent leurs violences, déguisés en Indiens.

Wallace et ses hommes chevauchèrent toute la matinée, suivis à grande distance pas les Indiens, auxquels le rude accueil qu'ils avaient déjà reçu avait appris à redoubler de prudence avant d'agir.

Buffalo Bill, qui suivait soigneusement leurs mouvements avec sa longue vue, ne doutait pas qu'il fallût bientôt en venir encore aux mains avec le Chien de la Prairie et ses braves.

Mais les rangers étaient ici pour se battre, et ils se tenaient prêts à faire face à n'importe quel nombre d'indiens.

Il y avait sur le dos d'un cheval quelque chose de lourd, enveloppé d'une étoffe. Ce n'était ni plus ni moins qu'un petit howitzer de montagne qui, chargé convenablement et bien dirigé contre un gros d'ennemis, devait produire un effet foudroyant.

À midi, on fit halte pour expédier rapidement un repas, et on se remit en route, mais à une allure plus lente.

À la brune, on atteignit le pied des collines. Ils firent un léger souper avec des vivres secs dont ils avaient une bonne provision, et ils longèrent cette petite chaîne. Ayant rencontré une source d'où sortait un ruisseau, ils abreuvèrent leurs chevaux, qui en avaient grand besoin, et remplirent leurs bidons.

L'obscurité était venue, complète, au point qu'on ne voyait pas à dix pas devant soi. C'était ce qu'ils attendaient.

Ils allaient maintenant revenir sur leurs pas et longer les collines en sens inverse, dans la direction du sud-ouest.

Comme le sol mou et spongieux était ouaté d'une épaisse couche de gazon vert, ils ne laissaient aucune trace de leur passage.

À moins que quelque malchance ne les mît directement en contact avec les hommes qu'ils désiraient éviter, ceux-ci suivraient une piste imaginaire au nord-ouest, et il était probable qu'ils ne découvriraient

leur erreur qu'un peu après le lever de la lune.

Or, nos amis espéraient avoir, à ce moment-là, accompli leur audacieuse mission.

Silencieux comme des spectres, ils chevauchaient deux par deux.

Les collines s'élevaient à leur droite, dessinant sur le fond du ciel leurs sommets déchiquetés. À leur gauche, s'étendait une mer de ténèbres.

À un moment, ils firent halte pour laisser souffler les chevaux et pour écouter s'ils saisiraient des bruits suspects.

Rien ne vint jusqu'à leurs oreilles, si ce n'est la voix du vent au flanc des collines, ou le cri lugubre des oiseaux de nuit dans les ravins.

Ils se remirent en marche, procession de fantômes d'où ne s'élevait aucun bruit, sauf, parfois, le renâclement d'un cheval qui s'ébroue.

Wallace au Grand-Pied et Buffalo Bill allaient en tête et se consultaient à voix basse.

Toute leur attention était en éveil pour apercevoir un certain cañon, devant lequel ils devaient passer et qui servait de grand chemin aux desperados de la frontière, quand ils sortaient de leur camp ou qu'ils y rentraient.

Ce camp était situé au bout du cañon, au cœur même de cette chaîne de collines.

On racontait de terribles histoires sur les cruautés commises en ce lieu par Canada Bill et sa bande de démons.

Ce camp des bandits était connu sous le nom trivial, mais approprié, de Cuisine de l'Enfer. Bien peu l'avaient vu, par la raison très simple que ceux qui y entraient n'en sortaient pas vivants.

Plus d'un parmi ces héros de la frontière qui s'avançaient, silencieux et hardis, vers ce repaire de brigands, avait perdu quelque parent ou quelque ami, tombé victime de ces scélérats ; et c'était de grand cœur qu'ils s'étaient joints à cette croisade, lorsque Wallace au Grand-Pied recrutait des volontaires pour l'exécution d'un plan qu'il s'était engagé à suivre en dépit de sa témérité folle.

— C'est ici, dit-il tout à coup.

Le repaire de Canada Bill.

Sur leur droite s'élevait une sorte de défilé sinueux, qui semblait présenter une pente assez rapide. Wallace avait reconnu à des signes certains que c'était bien là l'entrée qu'il cherchait.

— Nous montons par-là, dit-il. Deux hommes pour servir d'éclaireurs en tête, et la plus grande vigilance partout. Qu'on se passe l'ordre.

La double file de cavaliers entra dans le défilé, qui leur parut une vraie route.

Le roc sans aspérité était comme un pavé où les pieds des chevaux se posaient solidement. Ce chemin n'avait nulle part plus d'une douzaine de pieds de large entre les murailles à pic du cañon.

Les rangers laissaient derrière eux une mer de ténèbres, comme nous l'avons dit ; en haut ils apercevaient de temps en temps la crête déchiquetée des rochers.

À une halte, faite pour laisser les chevaux reprendre haleine, ils regardèrent du côté de la prairie, qu'en plein jour ils auraient vue se déployer sur un espace de bien des milles ; mais à cette heure de la nuit, rien n'était visible qu'un petit point de feu au loin dans la plaine.

— Le feu d'un campement, dit Buffalo Bill.

— Je le suppose, fit Wallace ; et tous deux reprirent la tête de cette marche dans le cañon, où l'obscurité était si opaque qu'on pouvait à peine distinguer sa main en la portant devant ses yeux.

Ils avaient à peine avancé d'une vingtaine de longueurs de chevaux, lorsqu'un coup de sifflet se fit entendre.

— Halte !

C'était un signal qui venait d'un des deux hommes envoyés en éclaireurs.

— Capitaine ! dit une voix juste à la tête du cheval de Wallace, en même temps qu'on entendait le bruit particulier que fait un corps lourd qu'on traîne.

— Holà ! Est-ce vous, Blue Jeans ?

— Oui.

— Que se passe-t-il ?

— Nous le tenons.

— Qui ça ?

— Une sentinelle qui était postée ici. Nous l'avons vue allumer sa pipe et nous avons sauté dessus.

— Blanc ?

— Oui.

Wallace se pencha sur sa selle :

— L'avez-vous touché, Jeans ?

— Bob voulait en finir tout de suite, mais j'ai pensé que vous aimeriez à lui faire quelques questions avant qu'on lui bouche son tuyau à air.

— Ça n'est pas bien utile. Il pourrait aussi bien mentir que dire vrai, et, dans tous les cas, nous ne pourrions pas nous en rapporter à ce qu'il dirait. Autant lui donner son compte.

Le misérable entendait et se débattait pour pouvoir, du moins, demander la vie ; mais les mains de fer de Blue Jeans le tenaient fortement à la gorge. Il ne fallait pas qu'il pût donner l'alarme ; le salut de la troupe en dépendait.

— Très bien, Capitaine ! Comme vous le dites. Eh ! Bob, où êtes-vous ?

Bob ne répondit pas, mais on entendit le bruit mat d'un coup.

— Voilà pour mon frère Dave ! dit Bob en même temps à travers ses dents serrées.

Acte terrible, mais nécessaire ! D'ailleurs ces desperados de la frontière ne méritaient aucune pitié, chargés qu'ils étaient de tous les crimes.

La marche en avant continua.

Jusque là, rien n'était venu les alarmer, ni de la plaine derrière eux, ni des collines qu'ils gravissaient.

Ces effrayants vengeurs écartaient tous les obstacles et allaient directement à leur but.

Ce but, disons-le, n'était pas seulement la vengeance ; ils venaient aussi comme sauveurs.

Il y avait dans le village des desperados un nombre de prisonniers dont ils voulaient briser les chaînes.

La crête de la colline se dressait devant eux tout près. Wallace au Grand-Pied rassembla ses hommes autour de lui et leur donna ses dernières instructions à voix basse, mais du ton d'un chef.

— C'est comme je m'y attendais, Billy. Les canailles ont allumé des torches et relèvent notre piste.

— Trop tard, grâce au Ciel, ami Wallace !

— Trop tard pour que ça leur fasse du bien, oui ! Qu'ils continuent. Nous allons tomber sur leurs maisons comme des faucons… Tout le monde est prêt ?… Suivez-moi !

Cette colonie de bandits se composait des maisons des outlaws blancs et d'une douzaine de huttes ou tepees d'indiens. Elle était située dans un pli de terrain, sur l'autre versant de la colline. De l'endroit où les rangers étaient parvenus, ils voyaient un grand nombre de lumières, des feux et d'autres indices de l'existence d'un lieu habité.

Les dix-sept cavaliers se formèrent en un seul groupe et lancèrent leurs chevaux à fond de train sur la pente. Ils descendaient en ligne droite, avec un bruit de tonnerre.

On apercevait, malgré l'heure matinale, des formes humaines allant, venant, ou arrêtées près des feux.

Sans doute ces gens entendaient le tapage de la troupe au galop ; mais personne ne prenait l'alarme.

Ils se sentaient en sécurité dans cette forteresse naturelle en pleine solitude, où ils avaient construit leurs cabanes, les unes en troncs d'arbres, les autres à la manière du Mexique, en adobes ou briques séchées au soleil. Ce sentiment de sécurité engendre d'ordinaire la négligence. Ils avaient une sentinelle dans le passage, et ils comptaient sur elle pour les avertir en cas de danger.

Mais la précaution, pour bonne qu'elle fût, n'était pas suffisante. Ces horreurs de la guerre, qu'ils avaient si souvent portées dans les établissements de la frontière, ils allaient les souffrir chez eux à leur tour. Ils allaient savoir ce que c'est que de voir le sang couler en ruisseaux sous le fer et le feu d'ennemis animés par l'ardeur de la vengeance.

La galopade tonnante se rapprochait.

On commençait à s'étonner dans le village de cette chevauchée furieuse. Mais personne ne comprenait encore la vérité ; elle ne leur apparut que lorsque les rangers, emportés par leurs chevaux, surgirent de l'ombre dans le rayon de clarté des feux du village.

Ils s'étaient déployés en éventail, de sorte que leur nombre paraissait double de ce qu'il était réellement.

Les premiers qui les virent furent pris de panique. La terreur leur liait bras et jambes et les rendait muets. Les rangers arrivèrent ainsi aux premières cabanes du campement sans qu'un cri d'alarme eût été poussé. Là partit le premier coup de feu, et le malheureux dont le plomb brûlant déchira les chairs fit entendre un long cri de douleur.

Ce fut comme un signal. Les forestiers de Wallace se répandirent par le village, chacun de son côté, tirant à droite et à gauche, jetant des clameurs, lançant des brandons, enflammés dans les tepees et les cabanes, et soulevant une tempête de bruit, d'incendie et de carnage, telle qu'on n'en avait pas encore vu sur la frontière.

Tout homme aperçu, qu'il fût rouge ou blanc, était abattu d'une balle ou d'un coup de couteau. Personne n'était épargné.

Dans la confusion et le tumulte de cette mise à sac, au plus fort de la lutte, trois des rangers étaient restés ensemble. C'étaient Wallace, Buffalo Bill et ce jeune homme que nous avons vu, poussé par son bon cœur, offrir à boire à des Indiens blessés : Bruce Radway.

À un moment donné, poursuivant évidemment un objet ignoré de leurs compagnons, ils s'élancèrent à travers le village vers un point qu'eux seuls savaient.

Ils essuyèrent plus d'un coup de feu, qu'ils rendaient sans s'arrêter, et toujours avec un effet mortel.

Tout autour d'eux se déroulaient des scènes du caractère le plus sauvage. Des femmes couraient en criant dans les rues. Les chiens, les enfants, se débattaient pêle-mêle, augmentant l'affolement général.

Tout à coup Wallace releva vigoureusement les rênes en disant :

— C'est ici.

Ses compagnons en firent autant. Ce fut si violent et si prompt que leurs trois montures se cabrèrent, sans faire un pas de plus.

Ils étaient arrêtés devant la plus belle maison du village, bâtie en adobes, dans le style mexicain.

— Je vais tenir les chevaux jusqu'à ce qu'un de nos gars passe par ici, dit Wallace.

Buffalo Bill et le jeune Radway se précipitèrent immédiatement à l'entrée de la maison. La porte était fermée. Ils se jetèrent contre elle de tout le poids de leur corps, mais elle ne céda pas.

Buffalo Bill avisa une grosse pierre qui pesait au moins cinquante livres : il la souleva au-dessus de sa tête et la lança en avant : la porte vola en éclats.

Ils en repoussèrent du pied des débris, et pénétrèrent dans l'habitation, où ils furent salués à bout portant par un coup de feu dont

la lumière roussit la moustache de Buffalo Bill.

L'homme qui avait ainsi tenté sans succès de les tuer n'eut même pas le temps de regretter sa maladresse, car le chasseur de buffles, se retournant avec furie, le coucha mort d'une balle de revolver.

On entendait des cris de femme dans le haut de la maison.

C'était pour elles qu'étaient venus les trois amis, pour accomplir la délivrance des captives que retenaient Canada Bill et ses tigres à figure humaine.

Ils s'élancèrent dans l'escalier, Bruce en tête. L'ardeur du jeune homme faillit lui coûter la vie, car en arrivant sur le palier de l'étage supérieur, il donna dans deux hommes dont l'un était, – il le reconnut – le fameux Canada Bill lui-même.

Ceux-ci se précipitèrent sur lui, la bouche pleine de sauvages imprécations. Mais se sachant soutenu, Bruce garda son sang-froid ; il renversa l'un des hommes d'un vigoureux coup de son revolver en pleine figure ; puis, laissant Canada Bill à son compagnon, il passa impérieusement et entra dans une grande chambre, où il se trouva au milieu d'un certain nombre de femmes et de jeunes filles terrifiées, à genoux, pleurant et se tordant les mains.

Dédié au soleil.

Cette vue était bien faite pour exciter au plus haut degré la pitié et l'indignation. Au bruit du combat, dont elles ne s'expliquaient ni l'objet ni les motifs, ces pauvres prisonnières, à demi mortes d'épouvante, croyaient leur dernière heure venue.

Bruce Radway passait en revue leur figure avec une inquiétude fébrile.

L'une d'elles arrêta son regard et l'emplit d'admiration : ce n'était pourtant pas celle qu'il cherchait. Mais lorsque ses yeux se portèrent sur la suivante, il jeta un cri de joie :

— Lizzie !

La jeune fille leva les yeux et s'écria :

— Bruce, mon frère ! Sauvée !…

Et courant à lui, elle tomba dans ses bras.

La salle où se trouvaient ces malheureuses captives était curieuse et mérite une brève description.

Elle était décorée partout de grossières images du soleil, et, pendant la nuit, c'était à travers ces images que brillait la lumière dont la chambre était éclairée.

Les cinq jeunes femmes qui se trouvaient là étaient revêtues de robes sur lesquelles on avait cousu ou brodé le même soleil flamboyant, en soie jaune. Avec leurs longs cheveux pendant sur le dos, elles offraient un aspect à la fois fantastique et charmant.

On comprendra facilement la raison de cet appareil bizarre lorsqu'on saura que le métis Canada Bill était né et avait vécu plusieurs années au Mexique.

Il faisait remonter sa généalogie au temps de Montezuma et des adorateurs du Soleil.

Il avait en conséquence conçu le grand projet de rétablir cet ancien culte dans le Nord-Ouest.

L'un des principaux éléments de ce culte était les belles jeunes filles qu'il retenait prisonnières. Chacune d'elles était destinée à être

prêtresse du Soleil, et, après avoir rempli cette fonction pendant un certain temps, elle devait donner sa vie au dieu Soleil et être remplacée, suivant un ordre déterminé, par une autre qui aurait le même sort.

Lizzie se serrait contre la poitrine de son frère, en jetant tout autour d'elle des regards d'effroi.

— Vous n'êtes pas venu seul, mon frère chéri ? dit-elle enfin.

— Non, non ! Buffalo Bill et ses braves sont là pour me soutenir. Ne les entendez-vous pas semer la terreur et la mort à travers le village ?

— Vous arrivez juste à temps.

— Pourquoi dites-vous cela, ma sœur ?

— Demain eût été trop tard.

— Quoi… Auraient-ils osé ?…

— Vous connaissez les projets insensés de cet homme ?…

— De Canada Bill ?… Oui.

— Le premier sacrifice sur l'autel devait se faire demain matin, au lever du soleil. J'étais la victime choisie.

— Ciel !

— Et c'est Nina, mon amie, qui aurait été ensuite la prêtresse du Soleil, poursuivit-elle en montrant la jeune fille que Bruce avait déjà mainte fois regardée.

— Nous arrivons à point, alors.

— Frère, je ne peux m'en aller seule.

— Ce n'est pas non plus ce que je veux. Nous sommes venus pour délivrer tous ceux qui sont captifs ici. Tout ce que nous demandons c'est qu'on soit bientôt prêt.

Ces mots eurent un effet merveilleux sur toutes les personnes présentes. La peur et l'étonnement firent place à une explosion de joie. Elles se pressèrent autour de Bruce et l'accablèrent de remerciements.

Il ne savait plus où donner de la tête, quand, très à propos, Buffalo Bill apparut.

— Allons, Radway ! Les minutes sont précieuses désormais. Il faut se procurer des chevaux pour tout le monde… Vous avez trouvé votre sœur ?

— Oui.

— Et même plusieurs, on dirait ! fit-il en riant ; car, dans leur gratitude, beaucoup de ces pauvres femmes voulaient embrasser leur libérateur. Mais la seule dont Bruce Radway aurait désiré cette marque

d'affectueuse reconnaissance, se tenait en arrière, timide et réservée.

Cependant Bruce était revenu au sentiment de la réalité. Les paroles de Buffalo Bill lui avaient rappelé les dangers suspendus sur leurs têtes.

Il n'y avait pas d'autres captives dans la maison ; mais il y avait ailleurs dans le village des prisonniers, qui auraient été sacrifiés le lendemain, car ce devait être un grand jour de fête et de réjouissance, en l'honneur du succès avec lequel Canada Bill avait instauré de nouveau dans le Nord-Ouest la mystérieuse religion de ses ancêtres.

En sortant de la chambre du Soleil, ils virent, gisant sur le plancher à la place où il était tombé, l'homme que le jeune ranger avait frappé.

Mais où était Canada Bill ?

Le chasseur de buffles comprit le regard interrogateur que Bruce lui jetait, et secoua la tête.

— Échappé, Bruce.

Il ne dit pas comment la chose était arrivée, et Bruce ne le lui demanda pas. Le fait est que le bandit avait réussi à glisser entre les doigts de Buffalo Bill.

C'était un malheur, mais son jour viendrait tôt ou tard.

Une fois dehors, on confia les femmes à la garde d'un ranger, et Buffalo Bill et Bruce Radway se plongèrent de nouveau dans le tumulte de la ville au pillage.

On voyait quelques hommes qui semblaient être partout à la fois, d'une activité et d'une audace prodigieuses, ici allumant l'incendie, là pourchassant les ennemis, ailleurs réunissant des chevaux, délivrant des captifs, faisant systématiquement au milieu de ce désordre, l'œuvre fatale de la guerre.

Déjà plusieurs prisonniers avaient été délivrés et armés, renforçant ainsi la petite troupe des vainqueurs. Parmi eux se trouvaient deux vieux chasseurs qui avaient disparu mystérieusement il y avait déjà bien des mois.

Dès qu'ils eurent des armes, on devine avec quelle ardeur et quelle soif de se venger de leurs longues souffrances, ils joignirent leurs efforts à ceux des rangers.

Cependant peu à peu un certain ordre se faisait dans ce chaos.

Les rangers s'étaient emparés d'un bon nombre de beaux chevaux, qu'ils amenèrent au centre de la ville où les captifs attendaient.

Là, chacun de ceux qui devaient accompagner les envahisseurs, reçut une monture.

Wallace au Grand-Pied avait donné le signal du ralliement, et à

mesure que ses hommes arrivaient, amenant des chevaux ou chargés de butin, il assignait à chacun son rang, soigneux de ne laisser personne derrière au moment du départ.

Les incendies n'étaient pas éteints. Des femmes criaient dans les maisons encore épargnées par le feu, mais ce n'étaient pas les femmes des outlaws, qu'on était venu secourir.

On voyait aussi des squaws indiennes, dont la conduite était bien différente : habituées à réprimer leurs sentiments, ces pauvres créatures regardaient, d'un œil sec et d'un air impassible, la destruction de leurs wigwams.

Ce village en ruines, c'était un coup mortel porté à la nouvelle entreprise de Canada Bill. S'il n'y survivait pas, la force qui retenait ensemble tous ces éléments disparates s'évanouirait, et tout tomberait en morceaux, comme les douves d'un baquet dont on enlève les cercles.

Tout à coup, une voix s'éleva :

— Tous présents, excepté Dandy Magee !

Qui avait vu l'absent ?

Il s'était distingué au fort de l'action. La dernière fois qu'on l'avait vu, il entrait dans une maison où s'était réfugié un outlaw, qui tirait sur les rangers par une petite fenêtre de l'étage supérieur.

Nul doute que Dandy Magee n'eût trouvé la mort dans cette maison, mais ceux qui le connaissaient affirmaient qu'il avait sûrement emmené le bandit avec lui dans le grand voyage.

Cet intrépide pourfendeur d'Indiens n'était pas homme à mourir sans tuer qui le tuait.

Quoi qu'il en fût, on ne pouvait l'attendre davantage. Il n'était que temps de partir. Si Magee était vivant il s'en tirerait comme il pourrait. Il devait connaître les ordres du Capitaine, et puisqu'il y désobéissait, c'était à ses risques et périls.

Sans Magee, les rangers n'étaient plus que seize, mais leur nombre s'était augmenté de quatre prisonniers, qui avaient trouvé des chevaux et des armes et brûlaient de s'en servir contre ceux qui les avaient retenus captifs.

D'un autre côté ils avaient cinq femmes à protéger, ce qui était un désavantage sérieux s'ils rencontraient des ennemis ; et il y avait dix à parier qu'ils en rencontreraient.

Ils placèrent les femmes au milieu d'eux, et se mirent en marche en bon ordre.

Ils avaient à remonter jusqu'au sommet de la colline et, de là, à

descendre dans la plaine. Ils avaient atteint le but de leur mission et le sentiment de leur succès était un nouveau ressort à leur audace et à leur résolution ; mais ils ne se dissimulaient pas tant que tout n'était pas fini.

Les dangers qu'ils avaient rencontrés sur leur route allaient se multiplier au retour. Ils avaient à franchir encore une fois de vastes étendues, qui étaient, à proprement parler, le pays de la mort. Les blancs honnêtes l'évitaient comme si la peste y eût régné en permanence.

Et la peste y régnait en effet, puisque c'était le domaine de ces outlaws de la frontière qui n'hésitent devant aucun crime.

Une première étape, enlevée d'un vigoureux élan, les porta au sommet de la colline, à la ligne de partage des eaux, où l'on fit halte.

Wallace au Grand-Pied voulait prendre le temps de faire ses observations de ce point élevé qui commandait tout le pays.

Il plongea son regard dans l'étendue obscure où se déroulait la prairie sans y rien découvrir de particulièrement suspect.

Mais on entendit des coups de fusil du côté du village incendié.

Tous les rangers s'accordèrent à penser que Magee, l'homme qui manquait, devait être pour quelque chose dans cette fusillade.

Ils écoutèrent attentivement et perçurent le martellement des sabots d'un cheval qui se rapprochait à chaque battement. Quelqu'un gravissait la pente à vive allure.

Bientôt un cavalier apparut et se jeta dans leurs rangs. C'était Magee.

Il avait tué son adversaire dans la maison, mais une balle l'avait atteint à la tête, et il était tombé insensible.

Lorsqu'il était revenu à lui, il comprit, au calme relatif qui s'était établi, que ses camarades étaient partis sans lui, et il se précipita dehors.

Un outlaw échappé au massacre, était à cheval dans la rue, rajustant ses étriers.

Magee l'arracha de la selle en le gratifiant d'un coup de son couteau de chasse. Puis, sautant sur le dos du cheval, il partit à toute bride. Des coups de fusil le suivirent et le saluèrent au passage ; il fut touché plusieurs fois mais sans gravité.

Les survivants du village n'avaient pas persisté dans la poursuite ; leur frayeur était trop récente et ils étaient trop démoralisés.

Un cul-de-sac.

Rien ne les empêchait maintenant de s'engager dans le cañon et de commencer la descente.

Au moment où ils se mettaient en marche, un sifflement particulier se fit entendre dans l'air.

— Regardez le serpent de feu ! cria un ranger.

C'était une fusée qui montait du village dévasté. Elle fendit l'air, s'éleva à une grande hauteur, bien au-dessus de la crête des collines ; puis il y eut un grondement sourd et bref.

La fusée avait éclaté.

C'était un signal que ceux d'en-bas devaient voir sûrement, d'autant plus que leur attention ne pouvait manquer d'être éveillée par le vacarme de l'envahissement du village.

Canada Bill leur signifiait certainement ainsi des instructions importantes.

Cela voulait-il dire que les alliés allaient se mettre en embuscade dans le bas du cañon et attendre les rangers pour les écraser ?

Rien n'était plus probable. Une fois hors du défilé, les hommes de Wallace ne redoutaient rien. Mais chaque minute passée entre ses murailles était grosse de dangers, qui pouvaient être insurmontables.

Il n'y avait pas d'ailleurs à tergiverser : ils s'aventurèrent donc dans cette périlleuse descente.

Dans l'obscurité où ils se mouvaient, ils n'osaient avancer qu'au pas ; encore, plus d'un cheval se serait-il abattu, s'il n'avait été retenu par la solide et intelligente traction des rênes.

Ils avaient pris toutes les précautions contre une surprise ; les plus vieux et les plus expérimentés marchaient en tête ; tous avaient leurs carabines prêtes à faire de bonne besogne. Leurs yeux s'étaient jusqu'à un certain point accoutumés aux ténèbres ; ils parvenaient à distinguer les objets immédiatement devant eux. Ils espéraient ainsi découvrir le piège, si on leur en tendait un, à temps pour l'éviter ou pour lui enlever, du moins, sa première force de surprise.

Sans le moindre avertissement préalable, la terre tout d'un coup

trembla sous eux. Un horrible bruit, qui tenait du rugissement et du roulement de corps lourds qui se précipitent, emplit leurs oreilles. Une aveuglante clarté surgit du flanc de la colline. Des coups continus de choses pesantes tombaient comme des grêlons monstrueux.

Les chevaux s'étaient arrêtés, renâclant, tremblant, donnant tous les signes de la plus vive terreur.

Leurs cavaliers avaient senti le choc sur leurs selles et n'étaient pas sans éprouver quelque alarme.

— Un tremblement de terre, dit l'un d'eux.

Mais Buffalo Bill avait mieux compris.

— Ils ont fait sauter la route, dit-il assez haut pour être entendu de tous.

— C'est bien ça ; et ce que nous avons entendu, c'était une averse de rochers, déclara Wallace.

L'évènement était aussi inattendu que terrible.

Si le cañon était bloqué dans le bas par l'écroulement de ses parois, ils étaient pris comme dans une trappe.

Mais Wallace au Grand-Pied était un homme solide sur sa base et qu'il n'était point facile d'ébranler.

Il jeta sa bride au ranger le plus voisin en disant :

— Attendez ici ! Je vais en avant. Si je pousse le cri du butor, descendez.

— Bon.

— Je reste à côté de vous, Wallace, dit Buffalo Bill donnant aussi son cheval à garder.

Ils partirent donc tous deux à la découverte.

Ils arrivèrent bientôt à une épaisse couche de fumée.

— C'est de la poudre, dit Bill.

Ils ne s'étaient pas trompés du premier coup. Une explosion s'était produite, et elle n'avait pu se produire que du fait des bandits.

Ils continuèrent de descendre le cañon aussi vite que les circonstances le permettaient, et au bout de cinq minutes ils se trouvèrent devant des rochers disséminés dans le passage.

Au-delà, ils apercevaient un grand trou dans la muraille du cañon.

Très évidemment les outlaws avaient un dépôt de poudre dans quelque fissure du roc, établi là pour s'en servir, en cas de besoin, comme ils venaient de le faire.

En face du trou, les débris s’amoncelaient à plus de vingt pieds de haut et de telle manière qu’il était à peu près impossible à des hommes, si agiles fussent-ils, de les franchir dans l’obscurité.

Il leur était donc interdit d’aller plus avant, quand même ils se décideraient à abandonner leurs chevaux.

Un tel abandon, d’ailleurs, équivalait presque à un suicide, et n’était jamais entré dans leurs calculs.

— Retournons ! grogna Wallace.

Il fallait trouver un moyen de sortir de là.

L’ennemi n’avait donné aucun indice de sa présence, à part cette désastreuse explosion ; mais il n’y avait pas à douter qu’il ne fût tout proche, prêt à profiter de l’avantage que lui donnait ce terrible éboulement.

Les rangers écoutèrent le résultat de la reconnaissance des deux chefs dans un profond silence. Chacun comprenait la situation désespérée où ce coup les mettait ; mais personne ne laissa, dans ses gestes ou sur sa physionomie, transparaître ses sentiments.

Si la peur était entrée dans la composition morale de l’un d’eux, celui-là n’aurait pas suivi Wallace au Grand-Pied.

Il appartenait au chef d’inventer un moyen de tirer la troupe de ce mauvais pas. Mais Wallace se tournant vers Buffalo Bill, lui dit :

— C’est vous le chef ici, Bill ; car tous me suivront, et moi, je suivrai la direction que vous donnerez. Je vous présente votre bande de braves.

— Je suis avec vous à la vie, à la mort, Grand-Pied ; mais c’est à vous de jouer la partie jusqu’au bout, et vous la gagnerez ; je vous connais bien, dit Cody.

Et en effet, nul n’aurait rempli le rôle de Wallace mieux que lui-même. Ce n’était pas seulement un audacieux lutteur ; il était aussi plein de prudence et de finesse, toujours prêt à déjouer les ruses du Peau-Rouge et à en imaginer d’aussi bonnes.

— Il faut que je regarde ma carte, dit Wallace en approchant du sommet.

Pas un souffle de vent ne se faisait sentir dans le couloir du cañon, de sorte que l’allumette enflammée par Buffalo Bill brûla lentement sans vaciller.

Wallace au Grand-Pied tenait sa carte grossière déployée ; il put l’examiner attentivement avec Buffalo Bill, à la lueur d’allumettes successives.

— Voici le cañon, Bill, fit Wallace en posant son index sur une ligne.

— Oui, et voici où nous sommes. Maintenant, si nous redescendons un bout de chemin vers l'autre vallée, nous avons une chance de rencontrer un autre passage. Voyez, il est marqué ici.

— C'est là le plan, Bill,… notre seul espoir !

— Faites bien attention ! Vous voyez qu'il y en a d'autres du même genre qui s'ouvrent avant et après. Les uns traversent toute la chaîne de collines, les autres sont des culs-de-sac. Si nous nous engageons dans un de ceux-ci, nous sommes pris comme dans une souricière.

Wallace en tomba d'accord ; mais ils n'avaient pas le choix, il fallait tenter l'aventure ; ils ne pouvaient plus se sauver qu'en trouvant un nouveau chemin aboutissant à la prairie.

En regardant du côté du village, ils virent qu'une animation extrême régnait parmi ces ruines.

On y avait certainement ressenti avec force l'ébranlement causé par l'explosion, car le repaire des bandits se trouvait à la même hauteur et sur la même couche géologique. Canada Bill avait donc appris, sans avoir besoin de messagers, que ses ennemis n'avaient plus d'issue.

Il avait rassemblé en hâte tous les hommes valides qui se trouvaient encore dans le village, et les avait disposés en embuscade pour tomber sur les rangers, s'ils revenaient parmi les ruines qu'ils avaient faites.

Or, en levant les yeux, les outlaws pouvaient voir les figures des cavaliers de Wallace se profiler sur le fond du Ciel.

Ils étaient donc sur leurs gardes, derrière des buissons qui croissaient aux abords du village, et comptaient les accueillir par une fusillade nourrie.

Mais les minutes s'écoulaient et les rangers, qu'on ne voyait plus sur les crêtes, ne se montraient pas.

Canada Bill en conclut qu'ils s'étaient éloignés dans une autre direction. Il monta vivement sur le sommet de la colline et y alluma un feu. À ce signal, les hommes qui étaient dans le voisinage de l'éboulement, aussi bien que ceux du village, se hâtèrent d'accourir auprès de lui.

Grinçant des dents, ils se promettaient, avec des jurons sauvages, de s'emparer de ces audacieux envahisseurs et de les déchirer membre par membre.

Il est vrai qu'ils avaient affaire à forte partie. Les rangers eussent affronté le diable, et, sachant à quoi ils devaient s'attendre de la part des outlaws, ils se défendraient avec l'énergie du désespoir.

Lorsque le métis eut rassemblé la vingtaine d'hommes qui avait fait sauter la muraille du cañon et les outlaws du village, il se vit à la tête d'une troupe nombreuse.

Alors, arrachant du feu des branches enflammées en guise de torches, ils se mirent à suivre la piste.

Les chevaux des rangers avaient laissé en passant des traces qu'il était facile de reconnaître.

Les bandits marchaient à pied, à la lueur des torches portées en tête, s'étonnant que les rangers eussent pu se diriger sans encombre à travers les ténèbres dans un pays inconnu d'eux.

Sûrement il fallait qu'une puissance supérieure, plus intelligente que le hasard, veillât sur eux.

Cette providence leur continuerait-elle ses faveurs jusqu'au bout ?

Les outlaws passèrent devant plusieurs bouches de défilés ; mais la piste allait toujours tout droit, et ils la suivaient ardemment.

Enfin Canada Bill, qui se hâtait en avant des siens, vit les traces s'engager dans un cañon. Il se retourna vers sa bande avec un rire féroce et moqueur :

— Vite, les enfants, bloquez l'entrée ! Les imbéciles se sont trompés et sont allés dans un cul-de-sac. Quand ils reviendront nous les faucherons comme du blé mûr.

Bloqués !

Rien n'était plus facile que de se tromper parmi ces différents cañons, surtout, pendant la nuit.

Wallace au Grand-Pied avait fait pour le mieux, mais il s'était engagé dans le quatrième cañon au lieu du troisième, qu'il avait dépassé sans s'en apercevoir.

Les rangers étaient entrés avec confiance dans cette gueule béante du défilé, croyant être sur la route de la délivrance ; mais Buffalo Bill ne tarda pas à relever certains indices qui lui firent craindre une erreur. Il fit part de ses appréhensions à Wallace, et celui-ci secoua la tête comme s'il avait lui-même des doutes sur le succès de leur mouvement.

Cependant la nuit était très avancée et l'heure du lever de la lune était venue.

— Halte ! cria Wallace, fort à propos d'ailleurs, car une muraille de rochers abrupts en travers du cañon barrait toute marche en avant, du moins pour des hommes à cheval.

Désappointés, ils se regardaient les uns les autres dans les ténèbres.

Que faire ?

Ils entendirent là-bas, derrière eux, des bruits qui les avertissaient qu'il était inutile de battre en retraite, que les ennemis étaient déjà à l'œuvre pour bloquer l'entrée du cañon, et le rendre impraticable aux chevaux.

Un examen hâtif des parois rocheuses, à l'endroit où ils étaient, leur montra qu'elles pouvaient être escaladées. Wallace y fit monter six hommes de chaque côté.

Arrivés aux sommets, les hommes sondèrent l'espace que la lune illuminait devant eux et ne virent aucune trace d'ennemis.

Wallace et Buffalo Bill se consultèrent et tombèrent d'accord que l'unique solution de la difficulté était d'escalader les hauteurs, en donnant la main à ceux d'entre eux, aux femmes notamment qui n'étaient pas assez agiles pour monter seules, et de s'échapper de cette façon.

Sans leurs chevaux, la liberté n'aurait pas grand prix, il est vrai, et ils seraient exposés aux pires dangers ; mais encore valait-il mieux courir cette chance, que d'attendre la mort dans ce ravin comme un renard pris au piège.

Ils allaient mettre ce plan à exécution lorsqu'ils s'aperçurent que les rochers qui bouchaient le passage s'étaient peuplés par derrière, et que l'ennemi était embusqué là, s'apprêtant à les couvrir d'une grêle de plomb.

Les rangers reculèrent, renonçant à leur projet. Il était clair, en effet, que si les outlaws ou leurs alliés Indiens étaient là, c'est qu'ils étaient montés de la plaine sur les hauteurs du cañon.

Se conformant au signal donné d'en-bas, ils continuèrent d'avancer et finirent par atteindre un point dominant les rochers où les outlaws étaient tapis. Ils ne les voyaient pas, mais le bruit révélait leur présence.

Aussitôt, ils se mirent à jeter des pierres de toutes grosseurs et à faire rouler des quartiers de roc dans le cañon. Cette averse imprévue fut immédiatement suivie de cris et d'imprécations, et la panique sembla se répandre parmi les ennemis.

S'étaient-ils enfuis ? Cela paraissait probable, mais la vérité est qu'ils s'étaient simplement mieux cachés.

Comme les parois du cañon étaient plus écartées dans le bas que dans le haut, ils n'avaient eu qu'à se rapprocher davantage de ces parois.

Aussi lorsque Wallace et sa troupe se mirent en mouvement pour occuper la barricade, furent-ils reçus par un feu meurtrier qui fit des ravages dans leurs rangs.

Un des rangers et un des prisonniers délivrés tombèrent sur la roche. Les autres, comprenant que c'était folie d'avancer sous un feu si nourri, se rejetèrent en arrière.

La confusion était extrême parmi eux. Il était évident qu'ils devaient trouver d'autres moyens s'ils voulaient sortir de là.

Laisseraient-ils leurs chevaux plus haut dans le cañon, pour ramper jusqu'à la barricade et engager le combat corps à corps ?

Mais ils ne savaient pas le nombre de leurs ennemis. Il se pouvait que toute la bande de Cheyennes obéissant au Chien de la Prairie fût là. En ce cas, ils périraient sûrement, écrasés par le nombre.

Wallace voulut monter sur le bord pour reconnaître lui-même les environs et voir s'il n'y avait pas quelque chose à faire.

Il espérait de n'être pas loin du défilé qu'ils auraient dû prendre ; et,

malgré l'embarras des chevaux, on parviendrait peut-être à y pénétrer.

Mais il apprit une chose qui, bien qu'il s'en doutât d'avance, ne laissa pas de l'inquiéter. Les ennemis avançaient le long du bord du cañon. Le reste de la bande du Chien de la Prairie venait à l'aide des camarades, à pied, en une foule grouillante.

Si Wallace au Grand-Pied ne connaissait pas la peur, il n'avait jamais passé pour un sot.

Il était venu avec un objet déterminé, qu'en une certaine mesure, il avait atteint.

Pour lui personnellement, avec la vraie philosophie d'un brave de la frontière, il n'avait aucune inquiétude. Quant aux autres, acculés dans le cañon, ils ne pouvaient trouver le salut que dans une résistance désespérée.

Les forces de l'ennemi étaient limitées. Si l'on pouvait frapper un coup qui infligeât de lourdes pertes au Chien de la Prairie et à ses alliés blancs, il ne leur serait guère possible d'appeler du renfort.

Wallace croyait qu'avec le howitzer et ses vingt carabines expertes, il pourrait tenir jusqu'au matin.

Escortée par les tirailleurs d'en haut, la petite troupe réussirait à rentrer dans la vallée, à trouver le bon passage et à se frayer peu à peu un chemin jusqu'à la prairie.

Ayant fait ces réflexions, Wallace se hâta de redescendre dans le fond du ravin, au milieu de ses hommes, et la retraite commença lentement.

Il avait l'intention de prendre position de manière à battre la barricade amoncelée à l'entrée de l'impasse.

Le couloir formait justement un coude plus étroit que le reste un peu avant d'y arriver. C'est là qu'il se porterait et personne ne forcerait le passage, tant qu'il aurait un homme vivant.

Pendant ce temps, Buffalo Bill dirigeait les opérations en haut. Il avait sous ses ordres six hommes du même côté que lui du cañon, et six autres hommes de l'autre côté. Il se faisait suffisamment comprendre de ceux-ci par un système de signaux qui leur était familier.

Ils savaient que leurs camarades, dans le bas, exécutaient un mouvement de retraite : mais avant de les suivre sur les crêtes, il était nécessaire d'arrêter vigoureusement l'ennemi. Comme la lune brillait, belle et claire, ils pensaient bien pouvoir choisir leurs points de mire et ne pas perdre leurs coups.

Les Indiens mêlés aux outlaws avançaient aussi rapidement que leur

permettait la nature du sol, comme s'ils ne se doutaient nullement que l'ennemi les attendait en se dissimulant.

À la clarté de la lune, leurs formes étaient nettement visibles. Plus agiles que leurs alliés blancs, ils bondissaient de rocher en rocher avec la souplesse d'une chèvre.

Les hommes de Canada Bill arrivaient de plus en plus près, et pas un coup de feu ne partait du côté des rangers. Buffalo Bill avait donné l'ordre de ne pas tirer avant qu'il eût donné l'exemple, et ses hommes auraient laissé l'ennemi les dépasser plutôt que d'enfreindre son commandement.

Le chasseur de buffles avait choisi pour lui le côté du cañon par où venaient les Indiens. Lorsqu'il en vit un certain nombre à bonne portée, il pressa la détente de sa carabine.

Le bruit s'en répercuta dans les anfractuosités des roches voisines ; on eût dit un coup de tonnerre éclatant soudain.

La détonation simultanée de douze autres fusils, de rauques hourras, des hurlements aigus, des clameurs, des cris de toute sorte s'unirent en un vacarme infernal. Mais la voix claire du grand « scout » de l'armée dominait tout, disant :

— Tapez dessus, les enfants ! Visez juste ! Que chaque coup porte !… Ils ne passeront pas.

Et en effet, cette chaude réception démoralisa les alliés. Ils n'essayèrent pas d'enlever d'assaut la position, c'était trop dangereux. Ils ne pouvaient même pas répondre au feu d'ennemis invisibles et qui ne se découvraient pas. Il ne leur restait d'autre ressource que de se jeter à plat ventre et de s'éloigner en rampant.

Les Indiens n'entendent pas la guerre comme nous, et ils ne voient rien de honteux à s'esquiver piteusement lorsqu'ils ne sont pas sûrs d'être les plus forts.

L'affaire ne fut pas de longue durée. Elle était toute à l'avantage des rangers, qui avaient vraiment été les seuls acteurs.

Un bon nombre d'indiens restaient étendus sur les rochers, mais on ne pouvait pas dire si c'étaient des cadavres ou des vivants, car ils sont passés maîtres dans l'art de faire le mort. Ils en remontreraient sur ce point à la sarigue ou opossum.

Ayant ainsi arrêté, momentanément du moins la marche des Peaux-Rouges, Buffalo Bill suivit le mouvement de ses camarades du fond.

Il voulait se maintenir directement au-dessus, de manière à les protéger et à empêcher l'ennemi de faire rouler dans le ravin des fragments de roc sur les hommes et les chevaux.

Lorsque Wallace au Grand-Pied atteignit le lieu où il avait l'intention de prendre position, les rangers de Buffalo Bill étaient groupés au-dessus de lui des deux côtés du cañon.

Où le howitzer se met à parler.

Il s’agissait de tenir là jusqu’au matin, et de faire alors un effort décisif pour sortir de l’impasse.

On voyait, aux environs, des feux allumés sur les pointes des collines. C’étaient des signaux appelant tous les Indiens et les bandits coalisés qui pouvaient battre çà et là la campagne, à rejoindre le gros de la bande.

Il était évident que l’ennemi se préparait à reprendre l’offensive. Mais que faire ? Il n’y avait qu’à veiller et à attendre.

Buffalo Bill fit part de ses observations à ceux du cañon. Ils lui répondirent qu’ils se tenaient prêts. Il leur dit alors ce qu’il avait deviné du plan des alliés. Pensant que la majorité des rangers occupaient les crêtes, ils dirigeraient contre eux une fausse attaque, tandis que le gros de leurs forces se précipiterait sur le campement du ravin, espérant en l’énorme supériorité de leur nombre pour tout balayer devant eux.

Wallace au Grand-Pied prit ses dispositions en conséquence. Il mit le canon-revolver en batterie de manière à prendre d’enfilade la gorge étroite du cañon, avec des munitions et des hommes pour le servir et assurer toute sa vitesse de tir. Les chevaux étaient placés à l’écart, tout à fait hors de la portée des balles.

Le silence s’était fait, silence plein de menaces.

Ainsi dans la nature il se produit d’ordinaire un grand calme, avant que se déchaîne l’ouragan. Et le contraste fait paraître celui-ci plus terrible.

Comme on s’y attendait l’attaque commença sur les hauteurs. C’était une diversion, pour donner plus d’avantage à ceux qui entameraient la vraie besogne dans le bas.

Ils ouvrirent une fusillade assez vive, qui pouvait faire croire à une action sérieuse, et en changeant de position à tout moment, ils essayaient de donner le change sur leur véritable nombre.

Mais les vieux combattants qu’ils avaient devant eux ne s’y laissèrent pas tromper, habitués qu’ils étaient à tous les stratagèmes que peut concevoir un cerveau de Peau-Rouge.

Buffalo Bill avait un tel mépris pour cette démonstration de l'ennemi que, si cela avait été possible à cette heure tardive, il aurait laissé le tiers de ses hommes se glisser dans le ravin pour renforcer la petite garnison de Wallace. Mais ils se seraient, en descendant, nettement détachés sur la paroi rocheuse, et auraient offert une trop belle cible aux alliés réunis derrière la barricade.

L'attaque de mousqueterie s'était prononcée sur un front très étendu, mais comme aucun ennemi ne se montrait et que tout se bornait à tirer des coups de fusil au hasard, il était bien évident que ce n'était pas sérieux.

Dans le cañon, bien que le jour ne fût pas venu, la lune avait percé l'opacité des ténèbres, et les yeux des rangers, accoutumés à cette obscurité transparente, distinguaient des formes rampantes qui commençaient à faire leur apparition dans le passage, s'enhardissant de plus en plus.

Wallace se tenait près du howitzer, guettant le moment propice. Tout à coup il fit feu.

La détonation fut terrifiante. Il y eut un tel ébranlement d'air dans cet espace restreint qu'on eût dit que les murailles du cañon allaient s'abattre. Tout avait été balayé comme par une tornade.

Il ne restait plus d'indiens dans l'étroit passage. La violence de la décharge et les projectiles qu'elle avait fait pleuvoir de toute part les avaient, pour un moment, démoralisé.

Ils n'en tentèrent pas moins une seconde attaque, non pas en avançant de front comme tout à l'heure, mais en se faufilant le long des parois.

Cette fois les tirailleurs d'en haut les aperçurent et les prirent pour cibles, en même temps qu'ils faisaient tomber sur eux une averse de grosses et petites pierres.

C'en était trop pour leur endurance : ils s'enfuirent. Mais le danger n'en était pas moins grand. L'air en était comme imprégné ; on le sentait dans les étranges signaux qui arrivaient jusqu'aux oreilles des rangers, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Tout montrait que les alliés étaient toujours sur le qui-vive, et que leurs échecs successifs ne les avaient pas vraiment découragés.

Qu'allaient-ils faire maintenant ?

Tapi derrière son rocher, Buffalo Bill eut une idée. C'était tout simplement d'aller reconnaître les environs.

Il convint avec ses hommes d'un signal par lequel il les avertirait de son retour, pour leur éviter de tirer par erreur sur leur meilleur ami. Ceci fait, il s'éclipsa.

Il comprenait par leurs signaux que les alliés se maintenaient sensiblement plus bas, et il s'attendait à n'en pas rencontrer sur sa route.

On croit ce qu'on désire, dit le proverbe, et de fait, Buffalo Bill désirait ne pas rencontrer d'ennemis. Magnifique combattant, il ne s'était jamais délecté aux horreurs de la guerre. Quand elles se présentaient tout à fait inévitables, il les acceptait simplement et faisait son devoir en véritable homme de la frontière ; mais il ne cherchait jamais à tuer un être humain, blanc ou rouge, uniquement pour le plaisir.

Rampant à l'ombre des rochers, il n'eut pas grande difficulté à s'éloigner en quête du cañon désiré. Chemin faisant, il notait scrupuleusement dans son esprit la direction qu'il suivait, car il n'était nullement impossible qu'il se perdît en revenant, et alors cela n'eût pas été une petite affaire. Le danger ne fût pas venu seulement des ennemis, mais aussi des traîtrises du sol, semé de fissures et de trous profonds, souvent cachés par les herbes.

Quoi qu'il en soit, la confiance de Cody que la rencontre d'aucun ennemi ne troublerait sa petite reconnaissance était une illusion.

N'ayant pas trouvé l'entrée du cañon exactement là où il la supposait, il se laissa entraîner par la tentation d'aller encore un peu plus loin.

Il aperçut devant lui une sorte d'ouverture qui pouvait être ce qu'il cherchait. Il s'approcha, toujours à plat ventre, pour l'examiner, résolu, dans tous les cas, à s'arrêter là dans son exploration. Il atteignit le bord du trou et, écartant les buissons rabougris qui l'obstruaient, regarda. Ce n'était qu'une sorte de cuvette sans profondeur.

Buffalo Bill grommela une exclamation de désappointement. Il se retirait lorsqu'un corps lourd, lancé en avant d'une impulsion soudaine et violente, tomba en partie sur lui.

Le combat des yeux.

La première impression de Buffalo Bill fut que l'objet pesant dont le choc lui avait presque fait perdre la respiration était un Indien.

Comme la façon dont il s'était abattu sur lui ne l'immobilisait pas complètement, il se retourna de côté et, sa main se portant sur la poignée de son fidèle couteau de chasse, il le tira de sa gaine d'un mouvement prompt comme l'éclair.

En même temps, il fit un effort qui le releva sur ses genoux.

Alors il s'aperçut qu'il s'était grandement trompé.

Ce n'était pas un Indien, ni personne de la horde de Canada Bill, qui lui était tombé dessus de cette insolite façon.

Les yeux de Buffalo Bill venaient de rencontrer deux prunelles d'un jaune luisant. Il entendait un sourd grondement, un bruit particulier, semblable à celui d'un chat en colère.

Il n'y avait pas à se méprendre à cette forme longue et sinueuse, à cette fourrure couleur de tan, à cette queue qui ondulait, agitée de mouvements spasmodiques.

C'était une panthère.

L'animal avait, en sautant, manqué son coup, et il se trouvait maintenant face à face avec un être humain, le regardant les yeux dans les yeux.

La panthère manque de bravoure en un sens : elle n'ose pas soutenir le regard de l'homme.

Elle sautera sur un chasseur qui a le dos tourné, comme elle saute sur le daim, sa proie ordinaire. Mais il est bien rare qu'elle attaque l'homme en face, à moins qu'elle ne soit rendue furieuse par une blessure ; elle mérite alors son nom de diable de la forêt.

Cody était à quatre pattes, et cela explique l'audace de la bête.

Mais maintenant il attachait ses yeux sur ceux de la panthère, comme pour la fasciner. Il ne se dissimulait point le danger qu'il courait.

Il avait laissé son fusil à ses camarades, mais il avait un revolver à

sa ceinture.

Le couteau de chasse qu'il tenait dans sa main droite lui donnait quelque sécurité, en cas où la bête, dont il s'était dégagé, l'assaillirait de nouveau ; mais Cody, comme la plupart des chasseurs, mettait surtout sa confiance dans les armes à feu.

Tout en continuant de plonger ses yeux dans les yeux jaunes de la panthère, il portait lentement la main gauche à sa ceinture. Il trouva l'arme à tâtons et la saisit avidement.

Cependant la panthère semblait devenir mal à l'aise ; ses vagissements augmentaient de volume. Oui, ma foi ! elle commençait à reculer. Le regard fixe de l'œil humain était décidément plus qu'elle n'en pouvait supporter.

Cody se mit à avancer, et l'animal, en grondant, accentua sa retraite.

Soudain elle fit un bond de côté et disparut.

La prudence s'était cette fois trouvée plus puissante que l'action. L'œil humain avait vaincu la brute.

Cody eut un long soupir de soulagement. Il n'aurait certainement aimé une lutte avec ce fauve dans aucune circonstance, mais elle lui eut été à ce moment particulièrement désagréable, car, de quelque manière que l'affaire eût tourné, elle le mettait dans un très mauvais pas.

Le bruit ne pouvait manquer d'attirer un nombre plus ou moins grand d'indiens, de sorte que, si Cody sortait victorieux de ce combat farouche, il trouverait la mort aux mains de ses ennemis acharnés.

Convaincu qu'il était inutile de penser désormais à trouver le bon défilé, Buffalo Bill crut qu'il n'avait rien de mieux à faire que de retourner auprès des braves camarades, qui montaient la garde là-bas, des deux côtés du couloir en impasse où un destin décevant avait attiré leur troupe.

Cody avait une réputation bien établie de gaieté ; il prouva une fois de plus qu'il la méritait, car il trouva le moyen d'envisager la situation du bon côté.

Les plus optimistes, il est vrai, n'auraient pu dire au juste comment il était possible de s'en tirer, mais Buffalo Bill était intimement, persuadé que, tôt ou tard, une voie s'ouvrirait devant eux.

En attendant, il fallait retrouver son chemin vers les camarades.

Il avait jusque-là marché droit, à l'ouest, en se guidant sur les étoiles. Pour revenir, il n'y avait donc qu'à se diriger à l'est.

Cela ne présentait pas la moindre difficulté. Mais il y avait une

chose sur laquelle il n’avait pas compté.

Depuis son passage, les ennemis s’étaient avancés entre lui et le cañon.

Inquiets comme des fauves en cage, les Indiens rampaient en remontant vers le Nord, dans l’espoir de trouver quelque coup à faire.

Peut-être pensaient-ils que les défenseurs des rochers se laisseraient surprendre.

En tout cas, après les cruelles pertes que leur avaient infligées les braves de Buffalo Bill, il était naturel qu’ils aspirassent à l’heure où ils pourraient détruire toute sa bande.

La vengeance occupe une place très considérable dans le cœur de l’Indien.

Dès que Cody eut constaté la présence de Peaux-Rouges entre la position tenue par les rangers et lui, il vit tout de suite qu’il avait à choisir entre deux partis. Le premier était de faire un détour pour les rejoindre ; mais il y avait autant de chance pour qu’il rencontrât des ennemis de cette façon qu’en suivant le chemin direct. Le second était de rester caché jusqu’à ce qu’il eût une preuve à peu près certaine que le terrain était redevenu libre devant lui.

Il choisit le côté ombreux d’un gros rocher et s’y assit en attendant.

De temps en temps il entendait des cris divers, qui étaient des signaux et qui le laissaient indifférent. Une fois, des Peaux-Rouges passèrent à dix pieds de sa cachette ; mais comme il ne bougeait pas et qu’il se fondait dans l’ombre du grand rocher, ils ne le découvrirent pas et continuèrent leur marche.

Trop loin du cañon bouché pour craindre des blancs, ils n’essayaient nullement de se cacher, mais s’avançaient hardiment à découvert, en plein clair de lune.

Cody aurait pu les tirer très aisément ; il les visa même de son revolver, mais sans avoir la moindre envie de faire feu et de révéler ainsi sa présence.

Peu après, il s’aperçut qu’une forme rampante s’approchait dans sa direction. Il voyait un corps allongé se mouvoir, sans distinguer encore rien d’autre chose.

Bientôt il reconnut à n’en pas douter que c’était, non plus une panthère, mais un guerrier indien.

Les rayons de lune montraient les plumes piquées dans ses longs cheveux ; ils faisaient luire, en y tombant, son dos graisseux et barbouillé de peintures.

Il avançait de quelques mètres sur les mains et les genoux, puis

s'arrêtait comme s'il avait pris racine, pour se remettre bientôt à ramper en avant.

Peut-être était-ce un blessé, qui traînait péniblement une jambe brisée. À un moment, Cody se demanda s'il n'entendait pas un gémissement de douleur.

Mais tout à coup le guerrier se leva de toute sa taille et regarda autour de lui.

Le gaillard n'avait certainement pas l'air d'être grièvement blessé.

Pourquoi donc rampait-il ainsi ? Se croyait-il encore sous le feu de ces terribles carabines qui défendaient là-bas les bords du cañon ?

Il retomba sur ses genoux et reprit sa marche à quatre pattes. S'il gardait la même direction jusqu'au bout, le Peau-Rouge allait forcément venir en collision avec l'homme blanc.

Cody tira son couteau qui, dans une telle rencontre, serait évidemment sa meilleure arme.

Tout ce qu'il demandait c'était d'avoir la chance d'empoigner ferme le gaillard à la gorge ; sa lame fidèle ferait le reste.

En regardant de plus en plus attentivement les mouvements de l'Indien, Buffalo Bill finit par comprendre ce qu'il faisait.

Le guerrier suivait une piste.

Bien que cette région fût pleine de rochers, il y avait entre les protubérances de la pierre, une bonne couche de terre, et l'œil d'un brave Cheyenne exercé à cette besogne, pouvait parfaitement y discerner les empreintes.

Et s'il suivait une piste dans cette direction, quelle autre pouvait-ce être que celle de Buffalo Bill lui-même ?

Par un hasard quelconque sans doute, il l'avait traversée, à quelque distance de là, et, par curiosité et habitude, l'avait examinée de près. Ayant reconnu qu'elle était de fraîche date, sa nature d'Indien, c'est-à-dire de limier humain, l'avait poussé à la suivre jusqu'au bout.

L'esprit en repos grâce à ce raisonnement, Buffalo Bill fit ses derniers préparatifs pour la réception du Peau-Rouge.

Il choisit la partie du rocher où l'ombre était la plus épaisse et la plus noire, au point que l'œil même d'un indien ne l'aurait pas distingué du bloc de pierre contre lequel il était blotti.

S'il pouvait terminer l'affaire d'un seul coup de son couteau, tout irait bien.

Mais si le bruit d'une lutte donnait l'alarme aux environs, il lui faudrait se débarrasser de son ennemi d'abord, puis prendre sa course

pour rejoindre ses camarades, sous le feu probable des Indiens disséminés dans ce grand espace.

C’était une éventualité qu’il n’aimait pas beaucoup à envisager, et il avait bon espoir qu’elle ne se produirait pas.

Il s’émerveillait, entre temps, de la sagacité de l’Indien à retrouver sa trace à cette pâle lumière, et il ne pouvait s’empêcher d’admirer sa persistance, tout en trouvant son intervention stupide et en le condamnant à une mort subite.

À la même allure, il ne fallait plus au Cheyenne que cinq minutes pour atteindre la ligne de rochers où l’ennemi mortel de sa race se tenait ramassé sur lui-même, prêt à bondir.

Buffalo Bill avait un instant songé à battre en retraite doucement et à laisser la place vide ; mais outre qu’il n’aurait pas pu effacer ses traces, grâce auxquelles il aurait été vite rejoint, le moindre de ses mouvements pouvait attirer l’attention de ce guerrier à l’œil si sagace, qui tirerait sur l’endroit suspect et donnerait ainsi l’alarme, qu’il s’agissait avant tout d’éviter.

Il était donc résolu à courir les chances d’une rencontre, et sans savoir ce qu’il adviendrait de lui-même, il se sentait sûr que le Peau-Rouge ne survivrait pas pour en raconter l’histoire.

Celui-ci s’approchait toujours, avec un grognement victorieux, comme s’il avait la certitude d’être sur la piste de quelque membre égaré de la troupe des blancs.

À ce moment, Buffalo Bill tassé sur ses talons et immobile, sentit un petit fragment de pierre lui frapper l’épaule. Il tressaillit et regarda en l’air.

Il ne voyait rien que les arêtes dures du rocher montant à quelque huit mètres plus haut que sa tête et se découpant nettement en silhouette sur le fond du ciel. Rien… et pourtant qu’avait-il aperçu presque perpendiculairement au-dessus de lui ?

Il dut se tordre le cou à se faire mal pour regarder mieux, sans bouger le reste du corps.

Il ne vit rien, en conclut qu’il s’était trompé et reporta toute son attention sur l’ennemi, qui n’était plus qu’à vingt-cinq pieds de lui.

La collision ne pouvait plus être conjurée, et Cody l’attendait en serrant les dents.

Le diable de la forêt.

C'est souvent ce qu'on n'attend pas qui arrive.

Nous disposons nos plans, et quelque chose qu'on n'avait pas prévu alors, survient qui dérange tout.

Il en fut ainsi cette fois pour Buffalo Bill.

Il était convaincu qu'il allait avoir un corps à corps désespéré avec ce guerrier Cheyenne, et il tendait tous ses muscles pour le moment opportun de commencer les hostilités.

Soudain, il eut l'impression que quelque chose passait entre lui et le ciel étoilé.

Avant d'avoir pu lever la tête pour regarder de nouveau, il entendit du côté du suiveur de piste, un choc pesant et un cri étranglé.

Ce qu'il vit alors fit passer un frisson dans tous ses nerfs. En même temps, il se disait qu'il n'aurait probablement pas besoin de son couteau.

C'était encore la panthère, qui ne s'était pas trompée cette fois et était tombée juste sur l'homme.

Il se débattait comme un démon, son corps se tordait, frénétiquement, mais la bête le tenait aux épaules de manière à ne pas lâcher prise.

Il y eut un tourbillon de poussière, de terre et de broussailles, le Peau-Rouge jeta deux ou trois cris déchirants, puis sa voix s'arrêta, son dernier cri mourut dans son gosier convulsé, comme si l'animal féroce, écartant le faible obstacle des bras, lui avait planté ses terribles crocs dans la gorge.

Cela se fit avec une si merveilleuse rapidité que Cody eut à peine le temps de résister à la tentation d'envoyer une balle à la panthère, en se disant qu'elle était, après tout, devenue sa plus utile alliée.

Mais les cris du Cheyenne mourant devaient avoir été entendus de ses congénères, qui allaient accourir de toute part.

Buffalo Bill était trop près de la scène du combat pour n'être pas découvert, aussi se décida-t-il à la retraite.

À peine une minute s'était-elle écoulée que les Indiens se montrèrent de différents côtés.

Une dizaine de coups de fusil résonnèrent, et il y eut un instant d'inexprimable confusion. Évidemment la panthère, furieuse et affolée, s'était jetée sur les Peaux-Rouges qui la dérangeaient de son festin.

Cependant un cri de victoire retentit bientôt, et Buffalo Bill comprit que ses ennemis avaient fini par venir à bout de leur féroce antagoniste, par tuer le diable de la forêt.

Il n'en fut, d'ailleurs, pas fâché.

Si la panthère avait réussi à s'échapper, blessée ou non, il aurait pu encore la croiser sur son chemin, et les relations qu'il avait déjà eues avec elle lui paraissaient suffisantes.

Il avait pris le parti de dévier un peu de la ligne droite, espérant arriver ainsi plus sûrement.

Quelques nuages amis, qui passaient dans le ciel, lui causèrent un vrai plaisir. Lorsque le premier s'étendit au-dessous de la face de la lune, il en profita pour avancer un peu. Puis il se coucha à plat ventre le long d'un rocher et attendit que le passage d'un second nuage lui permît de reprendre sa course.

Tout en courant, il regardait le ciel, pour être sûr qu'il ne se laisserait pas devancer par la lumière de la lune, lorsqu'il donna en plein dans un homme.

Celui-ci ferma les bras sur Cody en poussant une exclamation qui lui apprit qu'il était embrassé par un Indien.

Sans essayer de lutter, il adressa au sauvage quelques mots dans l'idiome des Cheyennes, qu'il possédait parfaitement.

L'Indien crut que c'était un des hommes de Canada Bill qui lui était tombé dans les bras, et, avec un grognement désappointé, il lâcha prise aussitôt.

Presque en même temps, s'entendit le bruit sourd et mat d'un coup. Le revolver de Buffalo Bill s'était abattu comme une massue sur le crâne du Peau-Rouge, qui roula à terre. Alors Buffalo Bill se remit à courir, s'arrêtant lorsque la lune reparaissait et repartant dès qu'elle se couvrait de nouveau.

Il arriva bientôt à proximité de la tête du cañon, où il avait laissé ses camarades, et, pour leur éviter une erreur fatale il fit entendre le signal convenu.

On devine avec quel empressement il fut reçu et avec quelle curiosité attentive ils écoutèrent le bref récit qu'il leur fit de son expédition ; ils comprirent alors les bruits étranges et inquiétants qu'ils

avaient entendus.

On décida que d’ici au jour il n’y avait rien à faire.

De leur côté, les alliés n’avaient pas renouvelé leurs attaques et ne semblaient pas disposés à le faire.

L’aube n’était plus bien éloignée lorsque d’en bas vint à leurs oreilles le signal de descendre.

Pourquoi abandonneraient-ils leur position sur les hauteurs ?

Cet appel surprenait fort Buffalo Bill. Avant de s’y rendre avec ses compagnons, il résolut d’aller seul s’enquérir auprès de Wallace.

En écoutant sur le rebord du cañon, il n’entendait plus le hennissement des chevaux, ni le bruit incessant de leurs sabots grattant le roc.

Que signifiait ce silence ? Était-il arrivé quelque malheur ?

En songeant à l’épouvantable machination du traître Tom Landers, dont toute la troupe avait failli si récemment être victime, les suppositions les plus invraisemblables se présentaient avec force à l’esprit.

En tout cas, Buffalo Bill saurait bientôt à quoi s’en tenir.

La descente de la muraille rocheuse du cañon était, nous l’avons dit, dangereuse, parce qu’à la lumière de la lune on s’offrait comme une cible aux ennemis. Mais en profitant des nuages qui obscurcissaient de temps en temps cette lumière, le chasseur de buffles pouvait, grâce à sa souplesse et à son agilité, effectuer cette descente avec une sécurité relative.

Il se laissa donc glisser de l’autre côté du rebord du gouffre et, les mains aux pointes de la roche et les pieds dans les fissures, il fut bientôt près du fond.

Il entendit une voix qui murmurait au-dessous de lui :

— Tout va bien, Billy.

C’était Wallace.

À cet encouragement il se laissa tomber dans le lit du ravin.

— Les gars viennent-ils, Billy ? demanda Wallace.

— Quand je leur donnerai le signal. Ça semblait si étrange, que j’ai pensé que je ferais mieux d’aller en avant et de voir ce que vous voulez.

— Rappelez-les.

— Un instant : où sont les chevaux, Wallace ?

Le ranger eut un gloussement de rire.

— Partis.

— J'ai déjà découvert ça, mais où ?

— Nous avons flairé à droite et à gauche ici, pendant que vous autres, mes gaillards, vous dormiez là-haut, et nous avons trouvé un chemin pour sortir de ce cul-de-sac.

C'étaient là des paroles graves et qui firent tressaillir Buffalo Bill. Elles promettaient une solution facile à cette intrigante question : Que faut-il faire ?

— Un chemin pour sortir ?

— C'est ça même.

— Le cañon continue alors ?

— Non, il s'arrête net.

— Voyons, parlez clairement, Wallace. C'est une question de vie ou de mort, mon vieux.

— Soyez sûr que je le sais, Billy. Venez avec moi. Voir c'est croire, dit-on, et vous comprendrez plus tôt la vérité, quand vos yeux la verront, qu'en écoutant tout ce que je pourrais vous expectorer.

Buffalo Bill le suivit, de plus en plus intrigué par la disparition des chevaux.

Lorsqu'ils furent parvenus tout au bout du cañon, Wallace au Grand-Pied écarta une masse de vignes qui avaient pris racine dans ce sombre lieu et qui tapissaient presque toute la muraille.

— Regardez, fit-il.

Buffalo Bill vit en face de lui une ouverture béante, assez large pour laisser passer un cheval.

— Une caverne ! s'écria-t-il.

— Non pas seulement ça, mais un passage qui s'allonge sous ces collines, pendant des milles peut-être. Nous l'avons suivi longtemps sans arriver à l'autre ouverture, qui pourtant, j'en suis absolument sûr, se trouve quelque part là-bas.

— Pourquoi si affirmatif ? demanda Buffalo Bill, qui craignait de s'engager dans une nouvelle souricière ; leur situation était déjà assez sérieuse, sans qu'il fût besoin de la rendre pire.

— Si vous vous étiez servi de votre jugement Bill, vous ne demanderiez pas ça. Vous voyez que la pente du cañon est de ce côté. Dans les grandes pluies il y doit couler une quantité considérable d'eau. C'est ce qui m'a d'abord donné des soupçons. Je ne comprenais pas pourquoi il n'y avait pas d'eau à l'endroit où nous étions arrêtés. Ça m'a conduit à explorer, avec le résultat que vous voyez.

Maintenant, si l’eau entre dans cette caverne ici, il tombe sous le sens qu’elle doit sortir quelque part plus loin et plus bas. Tout ce que nous avons à faire, c’est de faire le même trajet.

Buffalo Bill en convint.

— Je vais appeler les camarades, dit-il. Autant courir cette chance.

Indubitablement les alliés ne connaissaient pas l’existence de ce trou derrière les vignes. Mais lorsque viendrait le matin et qu’ils s’apercevraient de l’absence de leurs ennemis, une battue en règle leur découvrirait vite le chemin des fugitifs. Il fallait donc se hâter.

Buffalo Bill siffla.

Les hommes en haut l’entendirent, et suivant les instructions qu’il leur avait données en partant, ils se mirent à descendre un à un, avançant quand la lune se cachait, s’arrêtant à l’abri d’une anfractuosité quand elle brillait dans son éclat.

Ils arrivèrent tous sans encombre au fond du cañon, et peu après la bande entière était entrée dans la caverne.

Les Indiens et les outlaws restaient seuls, tapis derrière leur barricade, et n’osant pas se risquer de nouveau dans l’étroite gorge qui leur avait été déjà si funeste.

Lorsque les rangers pénétrèrent dans la caverne, ils virent que ceux de leurs camarades qui les y avaient devancés n’étaient pas restés inactifs.

Ils avaient barricadé l’entrée, en y ménageant une sorte de guichet pour laisser passer leurs amis. Ce guichet fut ensuite bouché avec des rochers, de telle manière qu’il était presque impossible de les déplacer du dehors.

Ils pensaient avoir ainsi efficacement arrêté toute poursuite et assuré leurs derrières, du moins pour un bon moment.

Quoiqu’il y eût devant eux, ils étaient décidés à en courir la chance.

Cette façon de faire donne aux hommes une énergie désespérée. Ils savent que toute retraite leur est coupée, et qu’il leur faut vaincre ou mourir.

La rivière souterraine.

Autour d'eux, tout était noir.

Ce n'était pas leur intention, cependant, d'avancer dans les ténèbres. Ils avaient fabriqué plusieurs brassées de torches avec le bois d'un pin tombé jadis dans la ravine. On les avait attachées sur la croupe des chevaux pour s'en servir à mesure des besoins.

Une fois en marche, la troupe présentait un aspect étrange.

Plusieurs étaient en selle et tenaient les chevaux de leurs amis. D'autres marchaient, portant des torches, et le reste venait à l'arrière-garde avec le howitzer.

Naturellement Wallace au Grand-Pied et Buffalo Bill allaient en avant, munis de torches.

Les choses autour d'eux prenaient des aspects fantastiques. La caverne avait, par places, des dimensions énormes ; ailleurs, elle se rétrécissait en un couloir où les cavaliers pouvaient à peine passer deux de front.

Ils descendaient d'une manière constante et régulière, sans coupure ni pente abruptes.

Si cela continuait ainsi, ils devaient arriver tôt ou tard à la prairie.

Bientôt ils aperçurent un petit cours d'eau, sans pouvoir deviner d'où il venait ; naturellement, il se dirigeait dans le même sens qu'eux.

Il grossit rapidement, recevant de ci et de là des tributaires.

S'ils pouvaient toujours le suivre, ils finiraient sûrement par découvrir l'issue de cet étrange passage souterrain.

De temps en temps des chauves-souris les frôlaient de leur vol circulaire, et il était visible qu'elles se rassemblaient là en grand nombre à certaines époques de l'année.

Pendant que la troupe se reposait dans une des vastes salles qu'elle rencontrait de temps en temps, Bruce Radway et Buffalo Bill gravirent une sorte de rude escalier taillé par la nature dans le roc et qui aboutissait à une espèce de corniche tout en haut de la paroi, d'où ils purent avoir une vue d'ensemble de tout ce que les torches éclairaient de leur fuligineuse et vacillante lumière.

Ces grands flambeaux résineux, les nombreux chevaux, les hommes couchés ou debout dans leurs pittoresques costumes de batteurs d'estrade, les brillantes stalactites pendant de la voûte et dont le cristal de roche renvoyait la lumière avec un ruissellement de diamants, tout cela formait un spectacle étrange et grandiose, où le fantastique se confondait avec la réalité.

Ils eurent peine à s'en détacher pour reprendre leur route.

Le couloir devenait de plus en plus large, et un bruit semblable à un rugissement étouffé se fit entendre, qui inquiéta Buffalo Bill.

— Je n'aime pas ça, dit-il à son compagnon.

Wallace prêta l'oreille.

— Ça ressemble joliment à une rivière.

— Pour moi c'est plutôt comme une cataracte.

— Une chute d'eau… Eh bien ! ce serait du propre… Supposez que ce ruisseau que voilà s'égoutte à… voyons ! mettons cinquante pieds plus bas…

— C'est ce qui me tourmente. Si c'est cela, nous sommes dans un mauvais pas, je vous le dis, mon vieux.

Le bruit devenait plus fort et avec lui s'augmentaient leurs appréhensions, qui leur faisaient hâter leur marche.

Lorsqu'on craint quelque chose, c'est un phénomène étrange, mais il est certain que tous les nerfs se tendent dans l'impatience de savoir à quoi s'en tenir.

Le grondement redoutable était bien causé par une chute d'eau ; seulement, elle se produisait sur la droite du torrent primitif, au confluent d'un autre torrent tributaire.

Cette constatation leur fut un grand soulagement.

— Quelle heure avez-vous, Bruce ? dit Buffalo Bill en se tournant vers le jeune Radway.

— Six heures, juste.

— Il y a longtemps qu'il fait jour alors.

— Oui.

— Et ils doivent savoir que nous leur avons faussé compagnie.

— Je me demande…

Bruce Radway ne finit pas sa phrase.

Autour d'eux la terre et même les rochers massifs se soulevèrent et tremblèrent comme sous l'influence d'un choc intérieur. De longues stalactites se détachèrent de la voûte et couvrirent le sol de leurs

débris.

Plusieurs rangers poussèrent des exclamations où perçait l’effroi, les femmes criaient et les chevaux donnaient des signes évidents d’épouvante.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda Bruce en se tournant vers son compagnon, qui restait droit en selle sans que rien sur sa physionomie ne décelât ses sentiments.

— C’est juste ce que j’attendais.

— Mais quoi ?

— Ils ont fait sauter notre barricade.

— Que diable dites-vous ?

— Et maintenant la voie est ouverte pour nous poursuivre. Je le craignais, mais il faut que nous le sachions tous.

La nouvelle se communiqua de bouche en bouche jusqu’à ceux de l’arrière-garde, à qui la vigilance la plus active fut recommandée. Elle produisit une grosse émotion, tout en diminuant leurs craintes en une certaine mesure.

Les hommes redoutent plus un danger inconnu que celui qu’ils voient et qui échappe ainsi au grossissement et aux fantaisies de l’imagination.

Tout ce qu’ils avaient à faire, d’ailleurs, était d’aller de l’avant et de laisser le reste à la Providence.

En tout cas, la poursuite était loin derrière, et s’il se présentait une ouverture, ils pourraient prendre du champ avec plusieurs heures d’avance.

Mais s’il ne s’en présentait pas, la perspective n’était pas gaie. Cette lugubre caverne deviendrait un sépulcre. Là s’accompliraient leurs destinées.

La caverne maintenant se rétrécissait, et cela leur donnait un motif de croire qu’ils trouveraient bientôt une sortie donnant accès à la prairie.

Les ennemis ne faisaient entendre aucun bruit, cependant les rangers ne doutaient pas qu’ils ne fussent à leur poursuite.

En attendant d’en être sûrs, ils furent soudainement arrêtés dans leur marche.

Ils étaient devant un gouffre béant où l’eau se précipitait.

Ils s’arrêtèrent épouvantés, tandis que les chefs examinaient la situation.

Elle n'était pas si désespérée qu'on l'aurait cru tout d'abord. Le gouffre prenait bien toute la largeur du passage et les chevaux n'auraient jamais pu le franchir en sautant. Mais il n'avait guère qu'une dizaine de pieds de profondeur.

— Il faut combler l'un des côtés, dit Buffalo Bill. Il y a assez de pierres détachées dans la galerie pour que ça ne demande pas longtemps.

Le plus faible fil dans la main d'un homme au fond de l'abîme, suffit pour lui mettre un robuste espoir au cœur. On se mit donc ardemment à la besogne et les quartiers de roc roulèrent dans le précipice.

Une solide arrière-garde, munie du howitzer, avait été postée dans un coude de la galerie d'où l'on pouvait voir l'arrivée de l'ennemi.

L'effet du travail acharné des rangers ne tarda pas à se manifester ; mais la digue ne montait que lentement.

Quelle belle chose ce serait que de traverser l'abîme sur ce pont, et de le détruire ensuite derrière soi !

Cependant, à la réflexion, Buffalo Bill ne crut pas que cela arrêterait la marche de l'ennemi.

Étant à pied, les Indiens et les outlaws descendraient dans le trou et remonteraient de l'autre côté.

Encore une vingtaine de minutes d'efforts et la digue serait praticable.

À ce moment l'arrière-garde signala l'ennemi.

Laissant les autres hommes à l'œuvre, Buffalo Bill et Wallace au Grand-Pied coururent au tournant de la galerie. En y arrivant, ils eurent devant eux un singulier spectacle.

La pente était là plus rapide qu'ailleurs, de vingt degrés au moins. Sur cette pente descendaient de nombreuses torches, portées au-dessus de leurs têtes par des guerriers Cheyennes ou des bandits d'élite de Canada Bill.

Ils formaient un tableau fantastique, s'avançant d'en-haut sans faire le moindre bruit, sous la lueur irrégulière des torches qui laissaient apercevoir derrière, les formes vagues et diversement éclairées de leurs camarades.

Bien que cette scène fût d'un dramatique intense, on peut douter qu'aucun de ceux qui l'observaient y attachât cette signification.

Ils calculaient l'effet de leur embuscade. Les alliés démoralisés prendraient-ils la fuite, ou leur sauvage désespoir les pousserait-il à se ruer dans les ténèbres, une fois les porte-torches tombés sous les balles,

pour se battre corps à corps avec d'invisibles ennemis ? En tout cas le devoir des hommes à l'arrière-garde était clair ; ils devaient tenir l'ennemi en échec, et ils le feraient certainement, pour peu que ce fût humainement possible.

Déjà les alliés étaient tout près. Encore quelques pas et l'épouvantable tempête allait de nouveau éclater sur eux.

Les travailleurs de la digue faisaient aussi peu de bruit que possible, pour ne pas mettre ceux qui s'avançaient sur leurs gardes.

Sans les lumières qu'ils portaient, les Indiens auraient remarqué le reflet des torches des rangers sur les parois, à l'endroit où commençait la courbure de la galerie ; mais ces lumières les aveuglaient.

La situation allait se révéler à eux par un coup de foudre.

L'homme qui pointait le howitzer attendait seulement que le gros des ennemis fût arrivé sur la ligne imaginaire qu'il s'était tracée.

Ce moment vint. L'effrayant crépitement résonna sous la voûte rocheuse. De nouveau les stalactites tremblèrent et tombèrent d'en haut. De nouveau les alliés se trouvèrent refoulés en désordre par le petit monstre d'acier qui crachait du feu et du plomb, estropiant ou tuant tout devant lui.

En même temps les carabines retentirent. Ceux des porteurs de torches qui n'étaient pas encore blessés se hâtèrent fiévreusement de les jeter sur les rochers pour faire la nuit sur le théâtre de l'action : ténèbres bienfaisantes qui permirent aux valides de détaler, et même à quelques blessés de se glisser derrière des blocs de pierre et d'échapper ainsi à la terrible grêle de plomb qui continua à balayer le passage presque toute une minute.

Le travail de la digue se poursuivait toujours.

À force de jeter dans le gouffre roc sur roc, cette masse de pierres finit par monter au niveau des bords.

D'abord les chevaux. L'un après l'autre, ils furent conduits de l'autre côté.

Quelques-uns eurent peur et se firent prier, mais le plus grand nombre ne broncha pas.

On fit ensuite revenir l'arrière-garde.

Le fidèle petit howitzer, qui venait de les sauver pour la deuxième fois, fut replacé solidement sur le dos d'un cheval. Et la cavalcade se remit en marche dans le même ordre qu'avant cette aventure.

Il semblait que rien ne put arrêter des voyageurs si déterminés. Tous les obstacles qui s'étaient présentés à eux, ils les avaient surmontés.

Soudain : — J'ai idée que nous sommes au-dessous du niveau de la prairie, s'écria Buffalo Bill.

— Oui, et qu'est-ce que vous faites de ça, là-bas ? demanda Wallace, en indiquant quelque chose devant eux. La lumière de leurs torches paraissait scintiller et glisser sur une surface mobile. Ils s'avancèrent pour arrêter bientôt leurs montures au bord d'une grande masse d'eau courante.

Leur émerveillement se lisait sur leurs physionomies.

— Le fleuve souterrain ! dit Cody d'un ton solennel.

Le jour enfin !

Il se racontait beaucoup d'histoires extraordinaires, autour des feux de bivouac des chasseurs, sur un fleuve mystérieux qui coulait sous terre, et que bien peu prétendaient avoir vu.

Les hommes de Wallace le voyaient maintenant, sans doute, ce fleuve étrange, dont nul ne connaissait ni la source ni l'embouchure.

Ils ne pouvaient pas reculer. Le chemin allait-il leur être aussi coupé en avant ?

Une chose frappa les yeux de Buffalo Bill : la rive la plus rapprochée ne semblait pas abrupte, mais plutôt en pente douce et sablonneuse. Peut-être pourraient-ils continuer d'avancer dans l'eau, le long du bord, jusqu'à ce qu'on découvrît une issue.

Ils entrèrent dans le courant. L'eau ne montait que de cinq à six pouces aux jambes des chevaux. La marche continua.

Ils suivaient, bien entendu, le courant du fleuve, se croyant plus sûrs de trouver promptement une issue qu'en le remontant.

Un des rangers marchait à quelque distance en avant, et tenait une torche enflammée au-dessus de sa tête. Tout à coup il poussa un grand cri. Quelque horrible monstre, habitant de ce fleuve souterrain, avait-il saisi son cheval ? L'animal avait de l'eau jusqu'aux sangles.

Peut-être le lit de la rivière se creusait-il subitement ?

Cependant la rive ne changeait point d'aspect, et rien n'indiquait une dépression de ce genre, sur le bord du moins.

Buffalo Bill comprit tout de suite la vérité.

— Il enfonce… Les perfides sables mouvants… Les sables de la mort… Vite ! Tirons-le de là, ou c'est un homme mort.

Comme une flèche que lance un arc, le cheval du célèbre scout militaire bondit en avant, poursuivi par des exclamations :

— Attention, Buffalo Bill !

— Vous enfoncerez tous les deux.

— Restez ferme où vous êtes !

Mais un chasseur de buffles ne s'arrêtait pas.

Il avait, sans doute, décidé ce qu'il allait faire. Voyez ! tout en galopant dans l'eau peu profonde qui rejaillit de tous côtés, il arrache au pommeau de sa selle le lasso qui y est fixé et dont, comme tous les hommes de la prairie, il sait si bien se servir.

Il le fait tournoyer autour de sa tête.

Jamais encore il n'avait vu de sables mouvants engloutir leur victime aussi rapidement. Le cheval avait déjà disparu aux trois quarts, et bien que l'homme se tînt debout sur la selle, son tour allait venir bientôt. Il n'osait pas sauter dans l'eau, où le monstre, pensait-il, l'aurait absorbé plus promptement. Il restait donc debout sur le dos de l'animal presque englouti, tenant toujours la torche enflammée au-dessus de sa tête, figure à la fois comique et tragique dans ce décor lugubrement pittoresque.

Avant d'arriver au sol mouvant, Buffalo Bill arrêta son cheval et se prépara à lancer le lasso.

Il visa juste. La corde décrivit plusieurs cercles en volant dans l'air, et s'abattit sur la tête et les épaules de l'homme en péril.

Buffalo Bill l'assujettit d'une saccade. Puis, tournant la tête de son cheval vers sa troupe, il remorque violemment le malheureux ranger sur une longueur d'une dizaine de mètres.

Il s'arrêta alors et laissa le ranger copieusement saucé se remettre tant bien que mal sur ses pieds et se débarrasser du nœud coulant.

Si peu de temps que cette opération de sauvetage eut duré, ce fut assez pour que toute trace du cheval disparût dans le sable.

Mais comment la petite troupe allait-elle franchir ce point ?

On envoya un homme en reconnaissance, avec une corde attachée au milieu du corps pour qu'on pût, en cas de besoin, le retirer avant que le gouffre de sable eût refermé ses griffes sur lui.

Il rencontra une étroite bande de terrain solide, sur lequel les chevaux, un à un, pouvaient passer.

Les rangers, merveilleusement habiles à trouver le bon côté des pires circonstances, se dirent que les alliés croiraient l'obstacle infranchissable, ou qu'ils seraient tous engloutis.

Conclusion, d'ailleurs, téméraire, car il y avait parmi les alliés, des hommes aussi fins que les plus fins d'entre eux, et qui interprétaient aussi bien les signes et les choses de la nature.

Une fois au-delà de cette terra del muerta, de ce pays de la mort, ils continuèrent leur route, mais gardant devant les yeux l'exemple qu'ils venaient d'avoir, ils avaient grand soin de faire sonder le chemin par

un des leurs, la ceinture entourée d'une corde, dont l'autre extrémité était attachée au pommeau de la selle d'un de ses camarades.

Ils ne remarquaient pas que le fleuve souterrain changeât beaucoup d'aspect. D'assez nombreux petits cours d'eau s'y jetaient sur les deux rives. Ils eurent une ou deux fois la tentation de remonter un de ces ruisseaux, dans l'espoir de trouver l'ouverture par laquelle il se perdait dans le sol et d'en profiter pour s'échapper de cette caverne, mais le chemin était, à chaque fois, si rugueux et difficile qu'ils avaient renoncé tout de suite à ce projet.

Cependant l'eau devenait lentement mais continûment plus profonde et le courant plus rapide.

Cela ne pouvait signifier qu'une chose. Le fleuve allait subir une transformation, se déverser dans quelque cañon profond et pierreux, où l'eau bouillonnerait et tourbillonnerait, rendant le passage impossible.

Les choses empiraient de plus en plus. Même les chefs commençaient à éprouver la plus grande anxiété ; dans cet état d'inquiétude les minutes leur paraissaient des heures.

Déjà les chevaux avaient difficilement pied, et l'on pouvait craindre, si le fleuve continuait à grossir, qu'un de ceux qui marchaient en tête, ne sentit tout à coup son cheval entraîné par le flot de plus en plus violent. Un tel accident eût été la mort du cheval et du cavalier.

Leurs craintes étaient au paroxysme, lorsqu'un commandement se fit entendre :

— Halte !

Non sans difficulté à cause de l'impétuosité du courant, la colonne obéit.

Qu'est-ce que Wallace au Grand-Pied avait à proposer ?

— Il y a une chance de ce côté-ci, les gars ! Ça n'est pas très engageant, mais on peut essayer. Que tous ceux qui sont de cet avis disent : Oui.

Et comme un tonnerre, « oui » sortit de toutes les poitrines.

Le vote unanime des rangers était acquis à toute tentative d'échapper à la situation présente.

Ce que Wallace avait découvert n'offrait pas un champ bien vaste ni bien prometteur à l'imagination, mais cela permettait pourtant de concevoir quelque espérance. Rien que d'abandonner le cours du fleuve souterrain, c'était quelque chose pour la troupe des rangers.

Laborieusement ils se mirent à suivre une tranchée, au fond de laquelle un ruisselet pétillant bouillonnait, venant des régions

supérieures.

Ils mirent pied à terre et conduisirent par la bride leurs chevaux déjà fatigués.

Le grand espoir qui gonflait leur poitrine lorsqu'ils s'engagèrent dans ce nouveau chemin, diminuait à mesure que croissaient les difficultés.

— Arrêtez ! commanda Buffalo Bill qui marchait avec l'avant-garde. Il prit une torche des mains d'un homme près de lui et la tint droite, en restant lui-même immobile. La flamme vacilla un instant, puis s'inclina vers lui dans une direction qu'elle garda.

— Je le pensais bien ! dit Cody, d'un ton triomphant. Vous voyez, il y a un courant d'air qui vient de ce côté. C'est qu'il y a une ouverture quelconque là-bas. Il faut pousser de l'avant.

Ces paroles soulevèrent des acclamations, et un nouvel enthousiasme remonta leurs nerfs.

Après tant d'épreuves, quoi d'étonnant qu'ils réussissent à la fin ?

La colonne se remit en marche, presque sans attendre l'ordre. Toutes les difficultés qui se présentaient, – et elles n'étaient ni rare ni petites, – les rangers les surmontaient avec entrain. Rien ne pourrait les arrêter maintenant, semblait-il.

Ils allaient, poussés par une anxiété fébrile. Que trouveraient-ils tout à l'heure devant eux ?

La brise devint plus forte ; ils arrivaient à une ouverture ; encore un effort et le succès était à eux.

Le passage se rétrécissait. Il n'y aurait bientôt plus la place pour les chevaux.

Les abandonneraient-ils ?

Ils y seraient peut-être obligés, car il leur fallait, d'une manière ou d'une autre, sortir d'ici.

Buffalo Bill appela l'attention de ceux qui l'entouraient sur ce qui était devant eux.

C'était le bout du couloir.

On voyait le ruisseau pénétrer par une fissure dans la roche.

Buffalo Bill sauta de son cheval et courut, une torche en main, examiner les lieux.

Il reconnut qu'il lui était possible de se glisser par cette fissure.

La lumière du jour y entrait.

Lorsque le « scout » eut franchi cette ouverture, il se trouva dans

une petite ravine où coulait le ruisseau qui se perdait à cet endroit pour aller se jeter là-bas dans le fleuve souterrain.

Les rangers, une fois qu'ils connurent le résultat de cette reconnaissance, ne furent plus inquiets que d'une chose : comment faire sortir les chevaux ?

Buffalo Bill examina la fissure et s'assura qu'elle pouvait être agrandie. S'ils avaient eu les instruments nécessaires, c'était un travail d'une heure environ.

Mais ne pouvant se servir que de leurs hachettes de forestiers, il leur faudrait bien le reste de la journée. Qu'importait ? Ils voyaient une chance de délivrance, et cela leur donnait du cœur.

On établit une arrière-garde munie du howitzer, pour se protéger contre toute surprise. Buffalo Bill, Wallace et quelques autres sortirent par la fissure, pour reconnaître les alentours et voir l'aspect du pays. Le plus grand nombre se mit à la besogne, détachant des blocs de cette pierre tendre et les faisant rouler à l'écart. Ils virent bientôt qu'ils arriveraient à leur fin, que ce n'était qu'une question de temps, et cette certitude les aiguillonna.

Autant qu'ils en pouvaient juger, la matinée était déjà fort avancée.

À la façon dont ils allaient, il se pouvait que la nuit revînt avant que leur travail fût terminé.

Ils ne s'en inquiétaient pas. Ils avaient d'abondantes provisions, et une fois à l'air libre, ils regagneraient le temps perdu et brûleraient la politesse à leurs ennemis.

Le sort du traître.

Une fois dans la ravine, les explorateurs cherchèrent les moyens les plus commodes de la remonter pour faire une reconnaissance utile des environs.

Ils furent quelque temps avant d'y réussir, et alors ils se séparèrent, chacun dans une direction différente.

L'un deux, Bruce Radway, avait beaucoup contribué à l'organisation de l'expédition, et Wallace au Grand-Pied, le chef direct de la troupe, le consultait volontiers à l'occasion.

Bruce s'était hissé jusqu'à la crête du versant en pente de la ravine. De là sa vue s'étendit sur un pays d'aspect assez bizarre. Les bases rugueuses de la chaîne des collines que nous connaissons n'étaient pas très éloignées ; tout l'espace intermédiaire était semé de blocs de rochers détachés et épars, de broussailles et de fourrés d'arbustes. C'était un paysage âpre et sauvage qui paraissait, si l'on peut dire, hérissé de dangers.

Pourtant il n'y aperçut aucun être vivant, sauf un loup rôdeur qui disparut aussitôt.

Le jeune ranger resta là quelque temps, s'efforçant d'établir dans son esprit la route qu'ils auraient à tenir en sortant du ravin.

Ayant pour points d'appui les collines de l'horizon et la hauteur du soleil dans le ciel, il trouva la solution du problème qu'il se posait, et, satisfait de ce résultat, revint sur ses pas vers le flanc de la ravine.

Une détonation retentit et une balle siffla tout près de son oreille. D'autres coups de feu suivirent.

Ce n'était sans doute pas lui qu'on visait, car il entendit les bruits d'une lutte acharnée qui se livrait plus bas dans le ravin, entre lui et la fissure. C'étaient de grandes clameurs, le crépitement rapide des armes à feu et tout le vacarme qui accompagne d'ordinaire les violents combats.

Sans hésiter, Bruce se porta dans cette direction. Sa première pensée était de courir à l'aide de ses camarades. Mais il trouva tout de suite en avant de lui un parti d'indiens qui se cachaient derrière les arbres et les rochers, et qui, tout en reculant, soutenaient un chaud

combat de mousqueterie avec un adversaire que Bruce ne voyait pas.

Tenter de traverser leurs rangs était pure folie, il avait dix chances contre une d'être arrêté dans sa course par leurs balles. Il les laissa avancer, sans bouger du buisson où il s'était blotti dès qu'il les avait aperçus, pensant qu'il pourrait tout à l'heure faire un circuit et se glisser jusque sur l'autre versant de la ravine, ce qui lui permettrait de gagner le voisinage de la fissure sans être molesté.

Il avait remarqué une chose : c'est qu'il y avait des blancs mêlés aux Peaux-Rouges ; cela indiquait la présence des outlaws.

Lorsque le dernier d'entre eux eut disparu derrière la crête, Bruce se rapetissant le plus possible, commença le mouvement demi-circulaire qu'il avait projeté.

Ses camarades devaient être occupés à compléter la déroute de l'ennemi, pour lui ôter l'envie de revenir et permettre aux rangers restés dans le souterrain de compléter leur œuvre de délivrance.

Il entendait sur sa droite de fréquents coups de feu, qui prouvaient que l'engagement n'était pas terminé. Peu à peu, cependant, il se rapprochait de l'autre paroi du ravin ; une fois là il était hors de danger.

Mais il ne devait pas y arriver sans une autre aventure. Un bruit, qui se produisit à vingt pieds de lui et qui ressemblait à celui d'une pierre ricochant contre des rochers, attira son attention de ce côté.

Comme il regardait, le corps plié, un être à forme humaine bondit sur lui avec l'impétuosité d'un tigre.

Pris à l'improviste, Bruce ne put maintenir son équilibre et tomba sous le guerrier Cheyenne qui, évidemment passé maître dans son art, lui planta ses deux genoux sur le corps de manière à lui immobiliser les bras : Aussitôt il vit une lame d'acier étinceler au soleil. Le Cheyenne la levait pour la lui plonger dans le cœur.

Bruce Radway, les yeux grands ouverts, le regardait en face.

L'arme s'abaissa, mais sans le toucher.

En même temps le guerrier poussait un cri et se penchait pour voir Bruce de plus près.

Soudain il se leva et fit signe à Bruce d'en faire autant.

— Va ! dit-il en agitant la main vers le flanc de la ravine, comme pour dire à Bruce qu'il pouvait retourner vers ses amis.

Stupéfait, celui-ci le regarda. Il remarqua qu'un des bras du Cheyenne pendait inerte à son côté.

La lumière se fit aussitôt dans son esprit.

C'était le guerrier blessé auquel il avait donné de l'eau fraîche à boire. Cet acte d'humaine bonté portait sa récompense. L'Indien n'oublie pas.

Bruce lui tendit la main, mais le brave secoua la tête.

— Pas amis. Prochaine fois moi voir, tirer vite. Moi payer le garçon blanc pour boisson. Ça, tout.

Quand la fortune lui donnait une chance favorable, Bruce était toujours prêt à l'accepter, sans chicaner sur la cause ou les circonstances. Il se hâta donc d'obéir à l'Indien qui lui disait : Va ! et de disparaître le plus vite possible dans le méandre des rochers, incertain si son généreux ennemi ne se raviserait pas et ne tirerait pas sur lui.

En arrivant dans les environs de la fissure, il n'y trouva personne. Rien n'avait tenu devant l'impétuosité des rangers, et ceux-ci n'étaient pas encore revenus de poursuivre les fuyards. Quant aux autres, dans le souterrain, ils continuaient à déblayer la roche, encouragés de voir que la barrière qui les séparait du grand air devenait de plus en plus mince.

Bruce résolut d'attendre le retour de ses amis, et crut prudent de se dissimuler de son mieux jusque-là. Il avait l'idée que quelque guerrier, écarté du gros des ennemis, pourrait passer entre les rangers et venir ici faire un mauvais coup.

On entendait encore des coups de feu dans le lointain, mais autour de lui tout était calme.

Cependant il ne tarda pas à apercevoir des formes remuer parmi les buissons.

En regardant avec attention, il reconnut un blanc et deux Indiens qui s'avançaient en rampant. Leurs yeux étaient comme rivés sur l'ouverture, d'où sortaient des bruits de travail.

Bruce eut un sursaut lorsque le visage du blanc lui apparut en plein.

C'était Tom Landers, le traître qu'ils avaient pendu dans le cañon.

Sa présence ici expliquait le gibet vide qu'ils avaient rencontré en chemin, là-bas. Il avait échappé à la mort.

L'expérience terrible qu'il venait de faire semblait avoir complété, s'il était possible, le diable qu'il portait en lui. Et de fait, il ne devait pas manquer grand'chose à un homme capable d'empoisonner ses camarades, pour être un parfait démon.

Bruce n'osait plus bouger. Et se courbant plus bas vers le sol, il amena doucement sa carabine jusqu'au niveau de son épaule.

Cependant les trois hommes rampants avaient gagné le bord de la

fissure. Il les vit pencher leurs têtes pour écouter, puis se rapprocher encore et regarder avec précaution.

Les travailleurs s'éclairaient avec des torches. Cette lumière les exposait en plein relief aux regards des espions.

Bruce Radway vit Landers mettre sa carabine en joue. Il n'y avait pas à s'y tromper, il se préparait à envoyer une balle à un des rangers du souterrain.

C'était pour Bruce le moment d'agir.

Lorsqu'il eut bien mis la mire de son fusil en droite ligne avec le vil misérable, son doigt pressa la détente, et aussitôt, lâchant son fusil, il sortit un revolver.

Landers était tombé à plat sur la face, comme si la foudre l'eut frappé.

Les deux Indiens avaient pivoté, effrayés d'avoir donné dans une embuscade ; et ils s'enfuyaient comme des daims, sautant à droite et à gauche pour éviter les balles, dont le revolver de Bruce Radway pressait leur fuite.

Bientôt Buffalo Bill arriva en hâte, précédant les autres, pour voir ce que voulait dire cette fusillade sur leurs derrières.

Il fut tout surpris de se trouver en face d'un cadavre gisant dans une mare de sang à l'entrée de la caverne.

Il retourna du pied le cadavre et son étonnement s'accrut.

— Tom Landers a échappé à la corde pour accomplir sa destinée ici. Qui l'a tué ? dit-il tout haut.

— J'en prends la responsabilité, fit Bruce en sortant des broussailles.

— Je craignais que vous n'eussiez partagé le sort du pauvre vieux Bob Becket, dit Buffalo Bill.

— A-t-il été tué ?

— Oui : pendant l'escarmouche, une balle a touché le pauvre camarade au cœur. Il est mort dans mes bras. Avant de mourir, dans un dernier effort, il déchargea encore sa carabine sur un Peau-Rouge, et je crois bien qu'il l'a touché… Mais nous l'avons vengé richement.

— Et moi aussi, je l'ai échappé belle.

Et Bruce raconta son aventure avec le Cheyenne manchot.

Cody secoua la tête :

— C'est un singulier peuple. Quelques bons traits, à côté de beaucoup qui sont joliment mauvais. Mais je n'ai jamais vu un Peau-

Rouge revenir sur sa parole, ou oublier un bienfait… Qu'est-ce que nous ferons de ça ? ajouta-t-il en touchant le cadavre du pied.

— Prenez-le par un bout et jetons-le dans les rochers.

C'était à peine fait, lorsque plusieurs hommes de la troupe apparurent, portant le corps du pauvre vieux Bob Becket.

Il était mort comme il s'attendait depuis longtemps à mourir, le visage tourné vers les ennemis de toute sa vie.

Ils portèrent son corps dans la caverne, et l'y enterrèrent sous un rocher. Le clapotis du ruisseau lui chanterait le « requiem » pour l'éternité.

Puis on se remit au travail.

Les hommes du dehors prirent la place de ceux qui commençaient à donner des signes de fatigue. L'ouverture s'agrandissait et il était facile de prévoir le moment où ils pourraient tous sortir de la caverne, hommes et chevaux.

Mais l'ennemi n'était pas loin. Ses échecs successifs le rendaient d'autant plus résolu à la revanche, et de cette lutte si disproportionnée nul n'aurait pu prédire le résultat final.

La chevauchée de Buffalo Bill.

La journée passa ainsi.

Comme l'après-midi était sur son déclin, on mit plus d'hommes à la besogne. Les fragments de rocher se détachaient sans relâche, et le trou commençait à paraître assez grand pour y faire passer un cheval.

— Essayons pour voir ! dit Cody.

Plus tôt ils seraient hors de la caverne et mieux cela vaudrait, car les sentinelles annonçaient que l'ennemi se rassemblait en nombre. Il était clair que les signaux de la nuit faisaient accourir tous les guerriers des alentours.

La nouvelle s'était certainement répandue qu'une troupe de rangers sous la direction de Buffalo Bill était investie dans cette partie du pays appelée les Mauvaises Terres, et cette nouvelle avait dû produire une surexcitation violente chez ces Indiens qui haïssaient les blancs cordialement et étaient toujours prêts à saisir l'occasion de leur faire du mal.

L'essai fut concluant : les chevaux passaient sans difficulté. On les fit sortir un par un ; en arrivant à l'air libre, les pauvres bêtes donnaient des signes de grande satisfaction et se mettaient tout de suite à brouter l'herbe entre les pierres.

Pendant ce temps l'ennemi s'enhardissait, les coups de feu se multipliaient en se rapprochant.

On donna aux sentinelles le signal de se replier. Elles accoururent. On se mit en selle vivement et, tout de suite, en route.

La première chose était d'atteindre la prairie au bout du ravin.

De nombreux Indiens étaient cachés parmi les rochers ; ils tirèrent au passage sur les rangers, dont deux tombèrent.

Plusieurs chevaux furent blessés, car les Peaux-Rouges avec une habileté qui faisait honneur à leur raisonnement, s'appliquaient à mettre les chevaux hors de service, sachant bien que c'était le moyen de s'emparer bientôt des hommes.

Aussi les rangers étaient-ils un peu en désordre lorsqu'ils atteignirent la prairie, laissant deux de leurs morts dans le ravin.

Ils avaient aussi perdu deux chevaux, mais leurs cavaliers avaient enfourché les montures des deux camarades frappés à mort. Les autres animaux blessés pouvaient suivre encore quelque temps ; quand ils s'abattraient, une partie des valides auraient à porter double charge.

Une nuée d'Indiens accouraient au galop, de tous les coins de l'horizon, avides du sang des hommes audacieux qui avaient envahi leur territoire et arraché des captifs du village de leurs alliés.

Canada Bill et beaucoup de ses hommes étaient avec eux, piquant des deux vers la victoire et la vengeance.

Avec de bons chevaux frais, les fugitifs auraient risqué les chances d'une lutte de vitesse ; mais, hélas ! ils voyaient clairement que ce n'était pas la fuite qui pouvait les sauver. La venue de la nuit même n'apporterait aucune sécurité.

Déjà deux chevaux avaient succombé, et leurs cavaliers avaient dû monter chacun derrière un camarade. La marche en serait nécessairement ralentie ; les ennemis étaient sûrs de les atteindre, ce n'était qu'une question de temps.

Buffalo Bill était à l'arrière-garde.

Quand il voyait un Indien dépasser la bande à leurs trousses, le franc-tireur qu'était Buffalo Bill se retournait sur sa selle, la carabine à la joue.

Voyant le danger, l'Indien s'aplatissait sur le cou de son cheval, qui recevait la balle.

Chaque fois que Cody tirait, un cheval tombait en avant, jetant son cavalier par-dessus sa tête à vingt pas plus loin.

C'était toujours le cheval qu'il visait ; l'homme à pied ne les atteindrait pas.

À la longue il aurait ainsi diminué considérablement le nombre des ennemis à leur poursuite. Mais la venue de l'obscurité ne lui permettrait pas de tirer grand parti de cette tactique.

Il comprenait parfaitement qu'il y avait quelque chose à faire et que ce quelque chose était leur dernière planche de salut : trouver une position où ils pourraient tenir l'ennemi en échec jusqu'au matin, ou plutôt jusqu'à ce qu'ils réussissent à avoir du secours.

Son œil venait de découvrir ce qu'il cherchait, un lieu où ils s'acculeraient et défieraient l'ennemi.

Au milieu de la plaine s'élevait un entassement de rocs, formant une forteresse naturelle.

Il s'était déjà livré là jadis d'acharnés combats, car le sol à l'entour était jonché d'ossements blancs et polis, nettoyés par les loups et les

vautours.

Les rangers s'y dirigèrent en toute hâte, et les Indiens devinant leur dessein, poussèrent une grande clameur de furie sauvage.

Mais quels que fussent leurs efforts, ils ne pouvaient pas atteindre les rochers avant les rangers.

La nuit allait bientôt s'étendre sur la plaine.

En parvenant aux rochers, les rangers se jetèrent à bas de leurs chevaux, que quelques-uns d'entre eux emmenèrent à l'abri tandis que les autres faisaient face à l'attaque.

Les Indiens arrivaient, dans l'élan de leur poursuite échevelée.

La chaude réception qui leur fut faite refroidit leur ardeur.

Le howitzer, mis tout de suite en batterie parmi les rochers, envoyait sa charge de balles au milieu des cavaliers en désordre, dont les uns s'efforçaient de pousser en avant, tandis que les autres fuyaient, affolés.

Au bout d'un instant, les Indiens, se dispersant, abandonnèrent le combat.

Ils s'établirent à bonne distance autour des rochers, et bientôt leurs feux de bivouac s'allumèrent en une douzaine de points différents.

Les rangers, de leur côté, allumèrent des feux et prirent leurs dispositions pour la nuit.

Ils complétèrent la défense des approches de leur fort, de manière à pouvoir repousser une attaque nocturne.

Buffalo Bill et Wallace savaient combien leur situation continuait à être périlleuse, d'autant plus qu'il leur manquait maintenant cinq chevaux pour que chacun eût sa monture. Il faudrait transporter en croupe les jeunes filles délivrées, et cet accroissement de fardeau, si léger qu'il fût, ne pouvait que nuire à la rapidité d'un cheval.

— Je sais que le Capitaine Luther Cook et sa compagnie du septième de cavalerie devaient être à la fourche du Roaring Run le sept du mois. Quand est-ce le sept ? demanda Cody.

— C'est demain, répondit Wallace au Grand-Pied.

— On dirait la chance. Si nous pouvions avertir le Capitaine tout irait bien.

— J'irai.

— Non, pas vous, Wallace. Si quelqu'un y va, c'est Bill Cody que ça regarde ; notez bien ça.

Ils se mirent à relever leur position et à calculer à quelle distance la

fourche du Roaring Run pouvait être.

Après avoir repassé ensemble de mémoire la topographie de tout le pays environnant, ils allèrent au feu le plus proche pour étudier à sa lueur la carte grossière que Wallace avait de la région.

Ils constatèrent avec une réelle satisfaction que ses indications coïncidaient avec leurs propres idées.

Buffalo Bill décida qu'il partirait, mais il fallait attendre que son cheval fût reposé. La course forcée fournie depuis la ravine, jointe à l'insuffisante nourriture, l'avait rendu momentanément incapable d'un autre effort.

Un peu avant le lever de la lune, ce serait le bon moment pour partir, celui qui lui offrirait le plus de chance.

La garnison de cette forteresse de rochers était en mesure de résister à l'assaut même d'une force plus considérable que celle dont les ennemis pouvaient disposer. Tant que ces braves rangers pourraient tenir leurs armes, ils soutiendraient toutes les attaques et repousseraient les alliés.

Ceux-ci comprenant la folie d'un assaut, s'accorderaient peut-être à suivre un autre plan, qui leur éviterait de s'exposer à une autre défaite. La faim et la soif étaient des auxiliaires sur lesquels ils pouvaient compter dans la circonstance. Ils affaibliraient graduellement la garnison et, finalement, la leur livreraient comme une proie facile.

Cependant les sentinelles avaient été placées pour la garde du camp, tandis que le reste des hommes se livraient à un sommeil dont ils avaient grand besoin.

Buffalo Bill lui aussi, s'était couché. Il lui fallait du repos, et Wallace avait promis de l'éveiller au moment voulu.

Une main qui se posait sur l'épaule de l'éclaireur militaire le réveilla, et il aperçut le vieux ranger penché sur lui.

— L'heure est venue, Bill, disait Wallace en indiquant l'orient, où la lune était tout près de se montrer. Une légère lueur argentée rappelait maintenant la valeur des minutes.

Buffalo Bill se leva et, s'étirant :

— Je suis prêt, dit-il simplement.

Son cheval était à sa portée et Wallace au Grand-Pied lui présentait sa carabine.

— Bonne chance, Bill !

Wallace ne dit que ces paroles, mais elles valaient un long discours, avec le serrement de main dont il les accompagna.

Après avoir distribué tout bas quelques adieux, Cody sortit lentement de la forteresse de rochers, et prit la direction de l’est.

Il s’avançait penché sur le cou de son cheval, attendant l’alarme qui ne tarderait pas à être donnée, il en était certain.

En effet, un hurlement s’éleva, auquel d’autres répondirent aussitôt sur plusieurs points.

On avait entendu les pas du cheval.

Des coups de feu retentirent.

Les alliés prévoyaient une tentative de ce genre ; ils avaient pris leurs mesures pour ne laisser passer aucun émissaire allant chercher du secours.

Il était inutile de se cacher désormais.

Buffalo Bill rejeta sa carabine sur son dos et, un revolver dans chaque main, la bride entre ses dents, il enfonça ses talons dans les flancs de son cheval qui s’élança, donnant vaillamment toute sa vitesse.

Comme un tourbillon, l’éclaireur militaire arriva sur les lignes de l’investissement.

Conclusion.

Ce fut un vrai choc, lorsque le « scout » vint, lui seul, en contact avec les lignes des Peaux-Rouges. Ses revolvers ouvrirent la danse, battant allègrement la mesure. Personne, sur toute la frontière, ne surpassait pour la rapidité du tir ce chevalier du revolver.

Les Indiens hésitèrent, épouvantés, devant cette machine à distribuer la mort. Il leur sembla que c'était un démon déchaîné surgissant de l'enfer.

Avec l'impétuosité de la foudre il était tombé sur eux, fauchant de ses balles à droite et à gauche ; et son cheval en deux bonds l'avait emporté au-delà de leurs lignes.

Et il avait continué à courir, vite comme le vent.

Il aurait fallu des coursiers ailés pour rattraper un cavalier de cette vigueur et de cette audace.

Il n'en fut pas moins poursuivi. Comme la lune se levait, il regarda en arrière et vit un escadron de cavaliers rouges lancés sur sa trace.

Lorsqu'il vit leur persistance à le suivre, Cody résolut de s'amuser un peu avec eux.

Caché derrière un bouquet d'arbres, il les laissa venir tout près. Puis, lâchant ses deux coups, il eut la satisfaction de voir deux chevaux sans cavalier sortir des rangs et galoper au hasard.

Un peu plus loin il fit boiter son cheval, qui n'avançait plus que clopin-clopant et comme s'il était près de tomber de fatigue. Les ennemis précipitèrent leur galop en poussant des cris sauvages et en se formant en demi-cercle pour l'entourer de tout côté.

Lorsqu'il les eût amenés où il voulait, il logea une autre balle dans la poitrine d'un chef, et, poussant de toutes ses forces une clameur de défi, il repartit ventre à terre, au milieu d'une grêle de projectiles, regagnant bientôt sa première distance.

Ces diversions calmèrent l'enthousiasme, déjà peu solide, des guerriers à sa poursuite.

Ils n'avaient plus aucun espoir de capturer ni de mettre à mort un tel homme, qui semblait avoir l'aide d'une puissance mystérieuse au-

dessus de leur intelligence.

Buffalo Bill courait sans hésitation droit devant lui ; il s'était tracé son chemin, et chaque mille qu'il faisait abrégeait exactement d'un mille la distance qui le séparait de la fourche de la rivière.

Après l'avance qu'il avait facilement reprise, Buffalo Bill avait cessé de presser son cheval, sachant qu'il avait encore une longue route à faire.

De temps en temps il se retournait sur les Peaux-Rouges et leur jouait des tours, qui leur semblaient si mauvais qu'ils commençaient à se fatiguer réellement du jeu. Mais ce ne fut que vers le matin que Cody remarqua qu'il n'avait plus d'indiens à ses trousses.

Il ne pressa ni ne ralentit le pas de son cheval, comme si ce détail le laissait parfaitement indifférent.

Cependant on aurait pu voir son visage s'éclairer d'un sourire hautain ; il lui était agréable de constater le respect que les Peaux-Rouges concevaient pour sa bravoure et ses prouesses.

Des nuages étaient survenus qui cachaient complètement la lune.

Heureusement que William Cody avait toute l'expérience d'un homme de la frontière, car sans étoile pour le guider, le voyageur a bien des chances de s'égarer dans ces solitudes.

Quand on marche dans les ténèbres ou qu'on traverse une forêt, on a généralement tendance à incliner à gauche, et il arrive souvent qu'on décrive ainsi un cercle complet.

Ceux qui sont avertis de ce fait s'en gardent plus ou moins bien. Cody avait sa manière, et elle était si bonne qu'il ne déviait guère de la ligne droite.

Il arriva à un petit cours d'eau. Il aperçut d'abord les arbres de ses bords, et dans le besoin pressant qu'il ressentait de faire rafraîchir son cheval et de se rafraîchir lui-même, il se dirigea de ce côté.

L'animal entra dans le courant et se mit avidement à étancher sa soif.

Buffalo Bill se courba pour remplir son bidon de cette eau vive et limpide. Il se redressait, lorsqu'une sorte de bourdonnement vibrant et sifflant lui frappa l'oreille.

Il reconnut le bruit du lasso qui passe dans l'air.

Instinctivement il plongea la tête en avant.

Ce mouvement le sauva. Le nœud coulant lui frappa le dos, sur lequel il glissa sans saisir autre chose que le pommeau de la selle ; la corde aussitôt se raidit.

Mais Cody avait déjà en main son couteau et, vite comme la pensée, il l'appuya sur la corde qui se trancha.

Son ennemi, ses ennemis peut-être, étaient sur l'autre rive du petit cours d'eau que Buffalo Bill voulait franchir, mais ce n'était pas là une circonstance qui pût le détourner de son chemin.

Il avait, au moment où il avait coupé le nœud du lasso, entendu une exclamation en langue indienne. Cela lui avait donné l'idée qu'il avait pour adversaire quelque guerrier isolé, appartenant sans doute au village du Chien de la Prairie.

Le couteau, son œuvre faite, avait instantanément rejoint sa gaine, en même temps qu'un revolver le remplaçait dans la main de Cody.

Il pensait que l'échec de la tentative avec le lasso serait suivi d'un ou de plusieurs coups de fusil, et comme la portée était extrêmement courte, il désirait offrir le point de mire le moins large et le moins stable possible.

Il enfonça les talons dans les côtes de son fidèle cheval ; l'animal s'élança à travers l'eau profonde et en deux bonds franchit le ruisseau.

La berge était en pente, et au-delà des buissons bas couvraient le sol.

C'était là qu'avait dû se poster celui qui avait jeté le lasso.

Cody enleva son cheval pour gravir la pente, et vit des formes sombres surgir autour de lui.

Aux exclamations gutturales qu'ils poussaient, il était aisé de reconnaître des Indiens.

La situation paraissait sans issue. Buffalo Bill le reconnut tout de suite, mais il ne lui vint pas d'autre pensée que celle d'une résistance désespérée.

Il y avait assez de lumière, malgré les nuages qui recouvraient la lune, pour voir les mouvements des Indiens. On distinguait les objets à vingt pas, et ils étaient près à le toucher.

Le premier fit mine de sauter à la bride du cheval, en criant quelque chose dont le sens était que le blanc n'avait pas besoin d'une monture.

Froidement Bill Cody le coucha d'un coup de revolver.

Ce fut le signal de la bataille.

Les diables rouges entouraient le cavalier, qui avait fort à faire rien qu'à écarter les mains qui voulaient le saisir.

Des coups de feu partaient, et les balles passaient dangereusement près de la tête de Cody.

Cependant il tapait dans le tas, et il avait la farouche satisfaction de

voir que le nombre de ses antagonistes diminuait peu à peu.

Il était déjà blessé en plusieurs endroits. Mais le Ciel se montrait favorable à Bill Cody, peut-être parce que sa mission était une mission de salut pour la petite troupe laissée là-bas dans les rochers.

Toujours est-il que ni balles ni couteaux ne le touchèrent dans aucune partie vitale de son corps, et que son cheval ne fut pas blessé.

Il y a à ceci une raison : les Indiens ont beaucoup de respect pour le cheval, et éprouvent de la répugnance à endommager une belle bête.

Ceux-ci ne parurent comprendre que le blanc tomberait entre leurs mains s'ils massacraient sa monture, que lorsqu'il fut trop tard pour le faire.

Au moment propice, Buffalo Bill rassembla son cheval, puis l'enlevant dans un élan formidable, il rompit le cercle de ses ennemis, abattant à droite et à gauche sous ses revolvers de tonnerre et de flamme ces coquins éperdus et hurlants.

Évidemment ils ne savaient pas contre qui leurs efforts réunis étaient venus se briser, mais la rude leçon qu'ils venaient de recevoir suffisait pour leur démontrer qu'ils s'étaient attaqués à un grand guerrier parmi les blancs, à une vraie « terreur ».

Lorsque Cody vit le pays ouvert devant lui, il se pencha sur la selle et laissa son coursier montrer tout ce qu'il valait.

L'intelligent animal semblait comprendre, il dévorait le terrain comme s'il eût été frais.

En retournant la tête, Buffalo Bill aperçut un éclair illuminer les ténèbres, il entendit des détonations, et des balles sifflèrent au-dessus de sa tête.

Il y avait si peu de lumière que c'eût été pur hasard si le prince des tireurs lui-même les avait atteints, lui ou son cheval.

Lorsque Cody crut qu'il n'avait plus rien à craindre de ces gaillards, il mit pied à terre et tâta son cheval partout, pour s'assurer s'il était blessé ou non.

Il avait de grandes craintes, car il ne semblait guère possible que l'animal eût pu traverser cette effroyable tempête sans être touché.

À sa grande joie, il ne trouva aucune trace de blessure nulle part.

Après quoi, il pensa à lui.

Il avait la peau trouée en plusieurs endroits, dont quelques-uns saignaient encore ; mais il n'était point atteint sérieusement.

Il lui était impossible de se tracasser à propos de ces bagatelles maintenant ; le temps était précieux.

Il allait se remettre en selle lorsqu'il se retint pour écouter.

Le vent de la nuit soufflait juste dans la direction de sa course. Il se guidait là-dessus depuis que la lune était voilée. Ce vent apportait maintenant des bruits à ses oreilles, évidemment le battement rapide de sabots de chevaux.

— Ils arrivent, c'est sûr, murmura-t-il.

Et en se jetant en selle, il regarda vers l'est.

Quand le jour viendrait-il ?

Il fut bien aise de voir une faible ligne de lumière pâle le long de l'horizon.

— Qu'ils continuent la chasse jusqu'à ce qu'il fasse assez clair pour que l'œil de Buffalo Bill suive le canon de son fusil, et je garantis que je leur donnerai une leçon qu'ils n'oublieront pas.

En se parlant ainsi à lui-même, il rendit les rênes à son cheval.

Un chœur de hurlements farouches, qui s'éleva sur ses derrières, lui apprit qu'il était signalé.

Il répondit par un cri de défi.

Il constata bientôt qu'il ne gagnait pas de terrain, mais il lui parut bien qu'il maintenait sa distance sans variation sensible.

Il jeta un coup d'œil en arrière. Il put tout juste distinguer ceux qui le poursuivaient. Ils galopaient frénétiquement en un petit groupe serré, et Cody sourit farouchement en pensant à ce que ferait là-dedans sa carabine à répétition quand il se mettrait à s'en servir.

Mais il voulait être sûr de son effet, avant de la prendre en main.

Les Peaux-Rouges qui, maintenant, chassaient à vue, donnaient aussi de la voix, juste comme une meute de limiers derrière la bête qu'ils vont forcer.

Quelques-uns tirèrent des coups de fusil ; mais avec les mouvements du cheval, les balles s'égaraient au hasard.

Tout en fuyant, Cody s'efforçait de maintenir sa direction, et il se disait avec satisfaction que chaque foulée de son cheval le rapprochait du but encore éloigné.

Mais enfin il se fatigua de fuir et résolut de ne pas supporter plus longtemps cette poursuite.

Arrêtant soudain son cheval, il fit volte-face, et les Indiens arrivant en pleine course, accueillirent d'un hurlement ce changement de front.

Sa carabine tonna, et un brave tomba de son cheval.

Les autres continuèrent, convaincus que son fusil n'était plus

chargé.

Il fit feu de nouveau deux, trois et quatre fois, et la panique commença à se mettre parmi les Peaux-Rouges.

Les hommes se jetèrent derrière leurs chevaux, pour voir ceux-ci culbuter par un coup de feu et rester eux-mêmes sans monture.

Il semblait qu'une grêle de plomb passât sur le sol en le balayant. Buffalo Bill tirait sans interruption. Les coups portaient – bing, bang, bing ! – avec la régularité d'une machine.

Ces fusils perfectionnés sont une invention merveilleuse pour un homme en pareille situation.

Buffalo Bill avait gagné la partie avant d'avoir épuisé le magasin de sa carabine, de sorte qu'il ne fut pas obligé d'avoir recours aux revolvers.

Lorsqu'il vit que ses ennemis ne paraissaient plus du tout en état de prendre l'offensive, il fit pirouetter son cheval et reprit tranquillement sa route au galop.

Tout en galopant, il remplit le magasin de son fusil avec des cartouches qu'il avait en réserve dans un petit sac, et ceci fait, il se sentit capable d'affronter de nouveau une bande ennemie.

Néanmoins il trouvait qu'il s'était assez battu pour le moment, et son désir très sincère était de rencontrer les Jaquettes Bleues aussitôt que possible.

Ceux qu'il avait laissés dans les rochers devaient avoir besoin de secours.

Ils étaient investis par un ennemi plein de ruses si excité par le désir de la vengeance, et si les ombres de la nuit tombaient une seconde fois sur les uns et les autres dans leurs situations respectives, ses camarades passeraient sans doute un dur quart d'heure.

Ils ne tarderaient pas à souffrir du manque d'eau, et l'on sait que rien n'est plus terrible.

On ne s'étonnera donc pas que Cody eût tellement hâte de trouver les Jaquettes Bleues et de les mener à la rescousse.

À la lumière du jour naissant il scrutait tout ce qui l'environnait pour y découvrir des indices de soldats. Mais on ne voyait pas de fumée s'élever paresseusement au-dessus d'aucun bouquet d'arbres.

S'il y avait des soldats dans les environs, ils avaient appris à se cacher et à se tenir tranquille.

Mais Cody ne se décourageait pas, et continuait sa route en ligne droite vers les fourches de la rivière.

Il en était encore à plusieurs milles lorsqu'il releva brusquement les rênes.

Quelque chose sur le sol avait attiré son attention. Il l'examina d'un coup d'œil et s'écria vivement :

— Il est passé de la cavalerie ici la nuit dernière, se dirigeant vers les fourches… C'est de la chance, cette fois, sûr !

Cody se sentit animé d'une vie nouvelle, et se mit sur la piste de la cavalière.

Il ne cessait de regarder en avant, sachant qu'à tout moment il pouvait apercevoir un cavalier faisant sentinelle.

Une fois, il s'arrêta pour sauter à terre et examiner les traces. Il avait un peu peur de les trouver plus vieilles qu'il n'aurait voulu. Mais les empreintes avaient certainement été faites pendant la première partie de la nuit précédente.

Il ne fallait plus que pousser encore de l'avant.

Il avait avec lui un bidon d'eau et un peu de bœuf séché, fort dur. C'était assez pour calmer son appétit.

Vers huit heures, il aperçut un épais rideau de grands arbres. Le cœur lui battit violemment, car il savait que c'était l'endroit où la rivière faisait la fourche. C'était là qu'il trouverait les soldats. Mais n'étaient-ils pas déjà partis ?

Ce ne fut pas sans anxiété qu'il arrêta son regard au-dessus des grands arbres.

Au bout d'un moment, il distingua la légère fumée d'un feu de bivouac.

Il poussa son cheval, et la noble bête, bien que harassée répondit vaillamment à son appel.

Bientôt un son frappa son oreille. Il l'avait souvent entendu naguère, mais jamais avec tant de plaisir qu'aujourd'hui.

C'étaient les clairs accents du clairon.

En approchant des arbres, il vit une sentinelle et il agita son chapeau au-dessus de sa tête.

Quelques minutes après l'éclaireur militaire entrait dans le camp des cavaliers.

Les hommes l'entourèrent aussitôt, l'accablant d'un feu roulant de questions.

Voyant le Capitaine Cook sortir de sa tente, Cody sauta à terre et se dirigea vers l'officier. Son histoire fut tôt dite. Le résultat fut que, sur un signe du Capitaine, le clairon sonna : « Les bottes et en selle » !

Cette précipitation fit comprendre aux soldats qu'il y avait de la besogne de taillée pour eux.

La vie avait été monotone ces derniers temps, et les rudes soldats de la prairie accueillirent avec un grand empressement cette diversion au calme quotidien.

Les compagnies de cavalerie en service sur la frontière ne voyagent pas avec beaucoup de bagage de campement ; tout fut donc vite prêt pour le départ.

Buffalo Bill s'était procuré une nouvelle monture ; mais il garda son cheval à la main, car l'animal, après un vigoureux bouchonnage et un bon repas, paraissait en excellente condition.

Il allait les conduire, aussi droit que la flèche file ou que le corbeau traverse l'air, à la forteresse de rochers où étaient enfermés ses amis.

Il ne craignait pas qu'ils eussent subi un désastre ; il aurait fallu que les alliés eussent des renforts assez considérables pour rendre leur nombre irrésistible, et rien n'était moins probable.

On chevaucha tout le reste de la matinée sans s'arrêter pour le repas de midi.

Vers quatre heures, ils approchaient de la région où les rangers tenaient en échec les forces combinées des Cheyennes et des outlaws.

Le plan de l'action avait été arrangé et convenu d'avance entre le capitaine et Buffalo Bill.

Ils firent halte parmi les arbres, où ils se reposèrent pendant plusieurs heures.

Un peu avant le lever de la lune, tout le monde fut réveillé et se mit en mouvement.

Une vive fusillade, qu'on entendait en avant, leur fit presser l'allure. Elle indiquait que les alliés donnaient encore un assaut au fort. De temps en temps le grondement du petit howitzer éveillait les échos, qui le répercutaient dans les collines lointaines. Il était évident que les assiégés en rendaient autant qu'ils en recevaient.

Parmi les cavaliers, chacun était prêt à faire son devoir. Le tapage de la bataille excitait leur esprit, soulevait leur poitrine, et ils pressaient leurs chevaux, impatients d'arriver avant que l'affaire fût finie.

La lune se leva sur une scène de carnage, qui, tout horrible qu'elle fut, ne serait marquée que comme un faible point dans les annales des évènements tragiques et monstrueux qu'ont éclairés ses rayons depuis les origines de l'humanité jusqu'à nos jours.

En même temps les notes limpides du clairon s'élevaient au-dessus

des bruits farouches de la bataille.

En les entendant, les alliés furent saisis d'effroi et perdirent toute envie de continuer le combat.

Du milieu des vaillants rangers monta un joyeux hourra, et on les vit se précipitant à cheval hors de leur forteresse pour frapper un dernier coup sur l'ennemi démoralisé.

Entre les rangers d'un côté et les cavaliers de l'Union de l'autre, les alliés se sentaient dans un mauvais pas. Ils ne songèrent même pas à organiser la résistance. Leur unique idée était de s'échapper.

Il y eut quelques cas isolés de braves qui firent tête et se défendirent jusqu'à la mort, mais en général ils eurent simplement recours à la fuite.

On ne poussa pas bien loin la poursuite, assez cependant pour que beaucoup de fuyards tombassent sous le sabre vengeur des soldats de la frontière pour qui les exercices de ce genre devenaient rares.

On trouva parmi les morts Canada Bill, le sang-mêlé tristement célèbre.

Buffalo Bill voulait depuis longtemps débarrasser la frontière de ce monstre, et il le tua de sa main.

Bruce Radway qui se réjouissait d'avoir retrouvé sa sœur, enlevée près d'un mois auparavant dans le pillage d'une caravane, vit avec satisfaction la chaude amitié qui s'était formée entre Lizzie et sa compagne de captivité, Nina.

Les dangers auxquels elles avaient été exposées ensemble, les avaient rapprochées et en avaient fait des amies pour la vie entière.

Bruce pensa que ce serait malheureux de séparer ces jeunes filles ; en conséquence, il fit à celle dont les cheveux étaient d'or une proposition à laquelle ses joues devinrent cramoisies de bonheur.

Elle accepta sans doute séance tenante, car ils furent mariés à la ville frontière prochaine, et beaucoup des rangers qui avaient pris part à cette terrible expédition dans le Pays de la Mort sous Wallace au Grand-Pied, assistèrent à la cérémonie.

Il reste peu de chose à ajouter.

La contrée où ces tragiques évènements se passèrent naguère a été ouverte depuis aux colons. Ce n'est plus le Pays de la Mort, c'est, pour parler comme l'Écriture, un pays de lait et de miel.

Peut-être un jour la charrue soulèvera des objets étranges, près des antiques rochers qui forment une forteresse naturelle, et en contemplant un crâne percé d'un trou rond à la tempe, le laboureur se sentira transporté en imagination à ces années lointaines où les

aventures et les combats étaient choses courantes dans ces vastes plaines, alors que sur la prairie régnaient ce prince de la frontière, Buffalo Bill, et ses braves.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2018

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : VincentR, Yvette, PatriceC, ChristineN, FrançoiseS, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.